

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

Directeur: EDOUARD LOUCHET.

N° 239 - 2 JUIN 1923

Prix 3F.



ANDREE BRABANT

...“ Aussi bonne que la meilleure,
et moins cher !...”

Voilà ce que l'on dit AUJOURD'HUI
de

La Négative “AGFA”
(SIGNÉE SUR LES BORDS)

Sur le marché MONDIAL



Charles JOURJON
95, F^s Saint-Honoré, PARIS (8^e)
Tél. : ÉLYSÉES 37-22

NUMÉRO 239

Le Numéro : TROIS FRANCS

CINQUIÈME ANNÉE

La Cinématographie Française

REVUE HEBDOMADAIRE

Rédacteur en Chef :
PAUL DE LA BORIE

Directeur :
ÉDOUARD LOUCHET

Secrétaire-Général :
JEAN WEIDNER

ABONNEMENTS

FRANCE : Un An 50 fr.
ÉTRANGER : Un An 60 fr.
Le Numéro 3 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
BOULEVARD SAINT-MARTIN
50, rue de Bondy et 2, rue de Lancry
TÉLÉPHONE : Nord 40-39, 76-00, 19-86
Adresse Télégraphique : NALCIFRAN-PARIS

Pour la publicité
s'adresser aux bureaux du journal

A SA PLACE !

Un grand nombre de cinémas affichent en ce moment le beau film *Pasteur*. C'est une bonne propagande morale pour le cinéma que, par ailleurs, on accable de tant de reproches. En diffusant ce film, qui rend sensible à tous les yeux, et donc à toutes les intelligences, l'incomparable puissance de l'image animée mise au service des grandes causes de bienfaisance et d'idéalisme, pour lesquelles se passionne justement l'humanité, on souligne avec éclat l'erreur vraiment déconcertante de ceux qui en sont encore à méconnaître l'importance sans pareille de l'invention des frères Lumière.

Si ceux-là ne sont que de simples particuliers affligés d'une compréhension un peu lente ou d'un esprit un peu étroit, on ne saurait que les plaindre. Mais c'est nous qui avons sujet de nous plaindre hautement, énergiquement si ces tardigrades, ces routiniers des plus sots préjugés, ces incompréhensifs — et pour tout dire d'un mot — ces imbéciles, président aux destinées de notre pays.

Car, en vérité, l'heure est venue où il n'est plus permis aux dirigeants de la France, qu'ils soient de gauche, du centre ou de droite — les nuances

politiques sont complètement indifférentes quand il s'agit de servir l'intérêt national — l'heure est venue pour quiconque détient une parcelle de l'autorité supérieure, de se rendre compte des immenses possibilités d'utilisation qu'offre le cinéma dans tous les domaines où le devoir est d'accroître soit le prestige de notre pays, soit son activité économique. Qu'aurait-on dit si, lorsque Branly dota la France — qui s'empressa d'en faire part au monde entier — de l'invention de la télégraphie sans fil, le gouvernement français s'était borné à assister passivement aux efforts de nos concurrents et de nos rivaux pour tirer pratiquement parti de cette invention française et si nous avions considéré tout au plus comme un amusement puéril, une découverte que d'autres font servir au rayonnement de leur influence et à l'extension de leurs affaires. ?

C'est pourtant très exactement ce qui se passe pour l'invention française du cinéma.

Les pouvoirs publics n'ont encore absolument rien compris au sens véritable, non plus qu'à la portée de l'invention du cinématographe. Pour les cerveaux dirigeants des pays — à quelques

honorables exceptions près — le cinéma est une lanterne magique un peu perfectionnée, propre à attirer et distraire les foules naïves sur lesquelles le fisc ne manque pas de prélever une dîme aussi élevée que possible. Cette dîme était-elle vraiment trop élevée? Peut-être. En tout cas, comme les Directeurs de cinémas sont des électeurs, parfois même de grands électeurs et qu'il y aurait danger à les exaspérer, on a donné satisfaction à leurs obsédantes réclamations en leur accordant un léger dégrèvement. Mais d'autre part, il y a les artisans du film français qui gémissent sur leur sort rendu particulièrement précaire par l'envahissement du film étranger. Qu'à cela ne tienne! Eux aussi auront satisfaction. On va augmenter la taxe douanière sur les films étrangers. Ainsi l'Etat reprendra aux Loueurs ce qu'il a donné aux Directeurs. Et après cela, n'est-ce pas, que ces Messieurs du cinéma laissent en repos les Chambres et le Gouvernement... On ne peut pas perpétuellement s'occuper d'eux!...

Eh bien, non, les pouvoirs publics n'ont pas fait leur devoir à l'égard de l'industrie cinématographique pour si peu — qui est une dérision et presque une injure.

Non, le gouvernement n'a pas le droit de considérer uniquement le cinéma, soit comme le passe-temps du pauvre — voire même du pauvre d'esprit — soit comme une matière imposable dont on doit s'appliquer à tirer habilement le meilleur rendement.

Se comporter ainsi à l'égard du cinéma, c'est précisément aller à l'encontre du devoir gouvernemental le plus certain, le plus impérieux. En veut-on la preuve? Ces jours derniers, tous les journaux quotidiens ont publié ces paroles, prononcées, paraît-il, par Edison devant une commission d'enquête : « Quiconque aura la haute main sur l'industrie cinématographique aura la main sur le plus puissant moyen d'exercer une influence sur le public ». Voilà ce que dit un grand Américain dans un pays où il aurait pu, d'ailleurs, se dispenser de formuler cet avertissement, attendu que les Américains n'ont pas du tout besoin qu'on

les avertisse de l'importance capitale de l'industrie cinématographique. Ils savent à quoi s'en tenir sur ce point et nous le font bien voir. On pourrait plutôt croire qu'Edison parle pour la France. En ce cas son pays ne risque pas grand chose car nous sommes bien incapables de faire notre profit du conseil.

En France le cinéma est relégué au bas de l'échelle des spectacles dans la catégorie inférieure et toujours tenue quelque peu en suspicion, des divertissements nomades et forains. Il est là depuis sa naissance incertaine et aventureuse sans que jamais on se soit avisé de l'en tirer. Et cette tare originelle semble, en vérité, peser sur lui à la façon d'une gangue aux épaules d'un supplicié. Parfois un ministre est amené, par les circonstances, à faire l'éloge du cinéma comme l'a fait en plusieurs occasions M. Poincaré qui est bien trop intelligent pour ne pas avoir sur ce sujet des vues claires et nettes — parfois même un ministre prouve par ses actes qu'il sait, qu'il comprend tout ce que l'on peut demander au cinéma et ce que l'on en peut attendre — ainsi M. Léon Bérard a institué le Comité du film français pour encourager la production française et préconisé, par une récente circulaire l'emploi, dans les écoles du film d'enseignement. Mais ce sont là les « honorables exceptions » que nous devons, en bonne justice, mentionner. Le fait qui caractérise la situation est celui-ci : le cinéma appelé à exercer sur tous les esprits dans le monde une influence sans rivale, est traité en France par les lois et par ceux qui les font, comme un délasement du genre le plus bas, de l'espèce la moins digne d'encouragement et de protection.

Est-ce qu'une telle situation — qui est bien, il faut le répéter — la situation légale du cinéma en France, n'explique pas, sinon complètement, du moins en grande partie, les lamentables vicissitudes que traverse l'industrie cinématographique? A la base du marasme et des difficultés dont souffre cette industrie il y a la carence de l'Etat, l'indifférence du gouvernement qui ne font pas leur devoir puisque leur devoir de serviteurs des intérêts

NOTRE COUVERTURE

Mademoiselle Andrée BRABANT

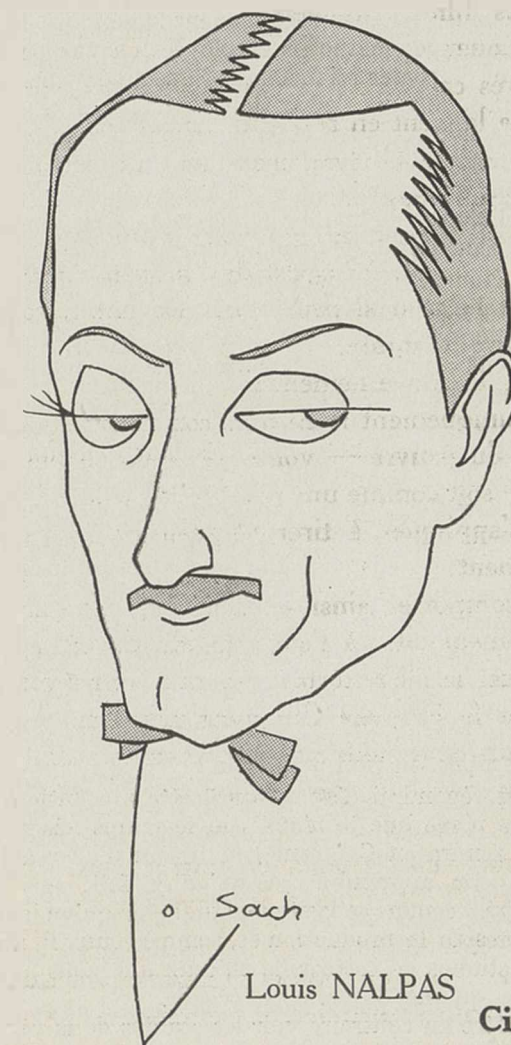
une des figures les plus connues que l'on aime à voir à l'écran

Cette délicieuse blonde devint rapidement une vedette du cinéma. Un des premiers films où elle se révéla fût *Le Carillon de la Victoire*, de M. Pagliéri.

Aussitôt remarquée par le metteur en scène si connu Abel Gance, elle tourna avec lui : *La Zone de la Mort*. Puis, elle fut l'héroïne inoubliable du *Rêve de Zola*. Elle continua par des créations remarquables dans : *La Cigarette*, *Les Travailleurs de la Mer* de Victor Hugo et enfin : *Tao*.

Le dernier film qu'elle vient de tourner avec M. Pagliéri lui réserve encore un nouveau succès et, le public des Cinés fera toujours un chaleureux accueil à notre « Star ».

CRANES D'ECRANISTES. par SACH



Cinéas...

de la Nation serait de placer au rang convenable où elle serait assurée de bénéficier des égards et des avantages qui lui sont dûs, une industrie aussi importante que celle du cinématographe.

C'est donc par là, peut-être, qu'il faudrait commencer si l'on veut réagir contre des maux qui risquent de s'aggraver en se prolongeant. La première revendication que les artisans du cinéma en France devraient peut-être soutenir c'est l'inscription du cinéma à côté du théâtre, sur le même rang, avec les mêmes droits et avantages. Car de cette réforme essentielle, beaucoup d'autres réformes dériveraient alors naturellement. En tout cas une grande injustice serait réparée et c'est déjà quelque chose. N'avons-nous pas vu, récemment, par un arrêt en bonne et dûe forme, devant lequel il n'y a plus qu'à s'incliner, les pouvoirs discrétionnaires des maires sur le cinéma, recevoir une nouvelle consécration en raison de ce fait extravagant, invraisemblable, monstrueux, que le cinéma est encore catalogué aux « attractions diverses ».

Aux « attractions diverses » le cinéma qui est « le plus puissant moyen d'exercer une influence sur le public » et qui, à ce titre, mériterait bien plutôt d'avoir le pas même sur le théâtre!

Mais nous n'en demandons pas tant. Nous demandons simplement que cesse enfin une anomalie sans explication plausible, sans excuse valable. Nous demandons que l'action gouvernementale, une fois par hasard, s'exerce en faveur du cinéma au lieu de s'exercer à son détriment, que justice soit rendue à une industrie nationale dont les destins sont intimement liés à ceux du pays lui-même, si l'on sait tirer parti des incomparables ressources d'influence et de rayonnement intellectuel qu'elle met à sa disposition. Nous demandons en un mot, que dans la hiérarchie des spectacles — puisque c'est le seul mot que veuille connaître le vocabulaire légal — le cinéma soit mis à côté des théâtres, à sa place : la première.

Paul de la BORIE.

IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

M. COSTIL nous expose les raisons qui ferment au film français le marché américain

M. Costil, Directeur Commercial aux Etablissements Gaumont, a bien voulu me donner sur son voyage en Amérique quelques premières impressions qui, il faut l'avouer, ne sont pas d'une nature très encourageante pour les producteurs français soucieux de conquérir le marché américain.

M. Costil m'a dit :

« En me rendant en Amérique, j'obéissais à deux directives : l'une sur laquelle vous me permettrez de ne pas m'étendre, celle de faire les affaires de la Société que je représente. Vous comprendrez qu'il est naturel de ne donner ici, pour le moment du moins, aucune précision sur les méthodes employées en vue de sélectionner et d'acheter les meilleurs films américains nécessaires à nos bureaux de location.

Ma seconde directive était purement personnelle : je voulais essayer de vivre aux Etats-Unis dans de telles conditions que je puisse arriver à me rendre compte de la psychologie du public américain, des directeurs d'établissements et des producteurs.

J'ai séjourné à New-York et dans les différentes villes de l'état de New-York. Evidemment, ce n'est pas « l'Amérique » mais c'est vraiment à New-York que se trouvent réunies toutes les énergies productives de la Cinématographie américaine.

Aussi ai-je vécu dans ce pays comme si j'étais moi-même citoyen des Etats-Unis. Résidant dans un hôtel où cependant se trouvaient des Français, dans une Cité comme New-York où il existe une colonie française relativement importante, je n'ai fréquenté ni les uns ni les autres. Je me suis mêlé à la foule américaine en prenant même souci de sacrifier ma moustache pour que ma nationalité de français n'étant point soupçonnée, je fusse mieux à même de me rendre compte des choses.

Pourquoi suis-je resté à New-York me direz-vous, et pourquoi ne suis-je pas allé à Los Angeles qui, pour nous autres Européens, passe à bon droit peut-être pour être la capitale du film américain ?

Je vous répondrai d'abord que cette abstention fût volontaire parce que je n'avais ni le temps nécessaire pour me rendre en Californie, ni besoin d'aller à Los Angeles pour apprendre ce qu'on y fait. Los Angeles se visite comme se visite un studio lorsqu'on ignore les mystères de la production et, somme toute, il n'y a entre les studios de cette ville et ceux que nous avons en France qu'une différence d'échelle.

J'ai préféré au contraire voir les studios de la région

de New-York. Ceux-ci je les appellerai des studios « noirs » parce qu'on y travaille constamment à l'abri de la lumière du jour, en poussant à l'extrême la collaboration de toutes les sources de lumière électrique. C'est évidemment un spectacle curieux que celui du travail intensif qui s'accomplit dans ces véritables usines, mais, en tant que Français, j'ai eu la grande satisfaction de constater qu'à la base de l'industrie cinématographique, ne se révélait, aux Etats-Unis, aucune nouveauté. Sans doute, les améliorations sont constantes et continues dans le détail, parce qu'ici nul n'est lié par des questions de dépense. Le Directeur d'une firme de production sait que si la dépense nécessaire par une amélioration est forte, elle peut et elle doit être amortie par l'immensité des débouchés auxquels sa production peut prétendre.

Sans doute, j'ai vu quelques truquages nouveaux, quelques ficelles cinématographiques comme nous-mêmes nous en trouvons à chaque instant, mais rien, je vous l'affirme, d'important; rien qui puisse passer pour une révélation dans la technique.

Assurément, puisque la façon dont travaillent les Américains semble parfaite aux observateurs comme moi, on pourrait me demander, à moi comme à mes collègues, pourquoi n'en fait-on pas autant en France ? Pourquoi n'adopte-t-on pas les méthodes américaines de travail ?

La réponse est aisée : la standardisation pratiquée strictement par les grandes maisons de production américaine ne peut l'être que par elle, parce que les conditions d'existence des Compagnies Américaines sont tout à fait différentes des conditions d'existence des firmes françaises. Chez nous, en quelques heures, on engage des centaines de mille francs sur un scénario présenté par un auteur ou par un metteur en scène. L'exécution en est ensuite assurée sans aucun contrôle possible ou vraiment efficace pour la Société qui fournit les capitaux. Si le résultat ne répond pas à l'attente, la perte est sèche et le contre-coup ne peut manquer de se faire sentir sur le bilan financier de la firme.

Chez eux, rien de pareil. Lorsque le superviseur a donné un avis favorable au scénario qu'il a reçu, et il le donne avec une brièveté admirable, sans presque jamais commettre d'erreurs, on procède au découpage du film; on étudie soigneusement le prix de revient basé sur le chiffre des appointements qui seront versés aux interprètes, sur le coût des décors, de la mise en scène, enfin on dresse une véritable étude financière de ce que l'on considère comme une entreprise commerciale au premier chef. Ce n'est que lorsque tout cela a été réglé minutieusement dans les moindres détails que l'on fait appel au metteur en scène, et ce metteur en scène ne peut plus changer un iota à ce qui a été décidé. Il a tout à sa disposition; tout a été prévu, il va dans le connu et non pas dans l'inconnu, comme en France.

Voilà comment on travaille aux Etats-Unis dans l'in-

dustrie cinématographique, tout au moins dans toutes les organisations sérieuses que j'ai visitées. Que sort-il de ce travail, me direz-vous ? Ma foi, des choses tout à fait différentes de la production américaine d'il y a quelques années. A cette époque, les Etats-Unis avaient essayé pendant un moment de comprendre la mentalité européenne, de s'y adapter, de faire du film qui en quelque sorte pût plaire à l'ancien monde.

Aujourd'hui, cet effort a cessé, l'effondrement des changes, le gâchis où se débat l'Europe, ont donné à l'Américain l'impression qu'il est loin, très loin de nous, et qu'il vaut mieux pour lui revenir à sa conception d'isolement. C'est pourquoi le film américain est redevenu purement américain, et dans les Compagnies que j'ai visitées, le Bureau qui s'occupe des affaires d'exportation pour l'Europe est un petit bureau sans grande importance. Si étrange que cela puisse paraître à nous autres qui nous plaignons de l'invasion du film américain, le producteur de ce pays n'attache qu'une importance secondaire aux ventes qu'il peut faire en Europe. Il ne les néglige pas, ne les méprise pas, mais il ne fait pas entrer les recettes qu'elles pourront produire dans les évaluations qui lui serviront à diriger son affaire.

C'est à tort que cette production américaine nous la trouvons souvent enfantine. Aux Etats-Unis, la vie est dure, dénuée de grand agrément, pénible, et naturellement au sortir de cette vie, l'Américain demande avant tout à voir un spectacle où il trouve un délassement et surtout un amusement.

Peu de théories. Peu de films d'enseignement ou documentaires (ceux-ci ne passent que parce que leur projection est encouragée par certaines Sociétés, et ils passent très sensiblement réduits. Le film de *Nanouk* par exemple a été projeté en trois bobines seulement).

Le spectateur du cinéma américain se plaint à de belles histoires, à ce qu'on appelle la comédie dramatique, où se déroulent des scènes incontestablement conventionnelles et très artificielles, mais qui délassent son esprit de la tension constante où le tiennent les soucis de la vie matérielle.

Les producteurs ont tenu compte des goûts du public et ont créé pour lui un monde nouveau dont les histoires et les interprètes n'offrent, croyez-le bien, aucune similitude avec ce que l'on voit chaque jour dans la vie courante.

Ce n'est qu'au cinéma que l'on voit en Amérique des Douglas Fairbanks, des Mary Pickford, des William Hart, etc. Je vous assure que dans la rue, je n'ai jamais côtoyé le type solide et bien râblé qui sort le revolver de la poche sous le moindre prétexte, saute dans une auto lancée à toute vitesse ou escalade un gratte-ciel.

Les sujets du cinéma américain sont purement conventionnels, je vous le répète, et c'est cette convention même que veut ici la foule.

— Dans ces conditions nos films n'ont certainement pas grand'chance de réussir aux Etats-Unis ?

— Nos films actuels, non, car ils cherchent trop à se

rapprocher de la vie réelle et à tenir compte d'un passé littéraire que nous sommes les seuls à posséder et à comprendre. Quand, par hasard, les Américains en achètent un, il est tronqué, mutilé et ne passe généralement qu'en deuxième ligne, c'est-à-dire à une place prise par un film d'environ 800 mètres.

Si nous voulons vendre du film aux Américains, il faut faire du film pour le public américain, ou tout au moins faire du film qui, tout en gardant certaines qualités bien françaises de mesure, de tact, de pittoresque, soit à portée de la mentalité américaine. Que nous cherchions à amuser, que nous nous efforcions de développer simplement une idée générale sans vouloir dogmatiser et surtout sans faire de sentiment.

L'Américain n'est pas sentimental. A aucun moment il ne montre un esprit de critique ou d'analyse, c'est un homme d'affaires ou un travailleur à l'âme simple pour qui seul compte le temps présent. Aux Etats-Unis on ne parle déjà plus de la guerre; aux Etats-Unis quelques mois après la mort d'un être cher l'oubli s'est fait et la vie continue. Que l'on aime ou que l'on blâme le caractère de ce peuple, il est tel, et il faut renoncer à faire des affaires cinématographiques avec lui, car c'est une grave erreur de croire que nous arriverons à l'amener à nos conceptions.

Si j'en excepte Victor Hugo, et encore, la plupart de nos auteurs sont inconnus des Américains, en dehors bien entendu des trois ou quatre cent mille intellectuels, gens de professions libérales qui connaissent notre littérature et viennent en France. Mais le cinéma n'est pas fait pour cinq cent mille individus, il est fait pour amuser 130 millions d'habitants vivant sous la bannière étoilée. Certes, les producteurs américains ont acheté de nombreuses œuvres littéraires latines, mais, en général, ils les ont réalisées avec des modifications profondes qui nous paraissent choquantes.

Nos metteurs en scène, très logiquement d'ailleurs, mettent un point d'honneur à respecter l'œuvre d'un Balzac ou d'un Lamartine.

En Amérique, ce souci n'existe pas, il faut avant tout plaire au public et lui présenter une histoire conforme à ses goûts.

Il faut également nous persuader que nos étoiles de cinéma sont ignorées des Américains. Réjane et Sarah Bernhardt, voilà tout ce qu'ils connaissent. Seuls, nos metteurs en scène ou tout au moins quelques-uns d'entre eux jouissent en Amérique de quelque réputation. Vous me direz sans doute qu'ils ont engagé des artistes français : de Rochefort, et tout récemment, je crois, Armand Tallier. Mais quand on engage là-bas un artiste français, c'est qu'on a jugé que cet artiste est « the right man in the right place »; que dans les fiches où sont cataloguées les aptitudes des acteurs de cinéma du monde entier, cet acteur était celui qui correspondait parfaitement à la conception du rôle qu'il avait à interpréter.

Et enfin lorsque nous nous serons débarrassés de nos

LES DRAMES DE L'ALPINISME

L'APPEL DE

 LA MONTAGNE

est non seulement une succession de
scènes émouvantes, mais encore le
plus beau de tous les documentaires
:: tournés sur les hauts sommets ::

ÉDITION POUR LE MONDE ENTIER

MUNDUS-FILM

12, Chaussée-d'Antin, PARIS

préjugés en matière de cinéma, nous aurons encore grand mal à vendre du film en Amérique, parce que là-bas, il faut franchir une triple barrière pour réussir : le public, l'acheteur, et ce que j'appellerai l'exhibiteur, c'est-à-dire : l'exploitant.

Quand nous aurons fait un film susceptible de plaire au public en cherchant surtout à l'amuser, il faudra décider l'acheteur à s'en rendre acquéreur. Or, l'acheteur américain est un businessman de première force. Quand nous lui proposerons un film, même si le film lui plaît, il sera obligé de faire entrer dans ses calculs les frais énormes de lancement et de tirage des copies qu'exigera ce film.

En France, nous tirons deux, trois, quatre, cinq au plus huit copies du même film. Aux Etats-Unis, en raison des distances, c'est quarante, soixante ou quatre vingt copies qu'il faut tirer, et, en raison de l'immense étendue du territoire, c'est par centaines de milliers de dollars qu'il faut chiffrer la dépense de la publicité qui vantera le film dans les journaux, par les affiches, etc...

Supposons l'acheteur intéressé : l'achat ne devient définitif que lorsque le film aura été visionné par un aéronef composé des Directeurs des établissements les plus importants.

Chacun après la séance de présentation motivera son avis sur une fiche et le dépouillement de ces avis fera acheter ou rejeter le film.

— Que d'obstacles, mon Dieu ! Ne les croyez-vous pas insurmontables ?

— Non, mais pour les franchir, il faut vouloir. Il faut rompre avec certaines croyances et ouvrir les yeux.

Le génie latin ne peut certes pas baisser pavillon devant les conceptions américaines, mais il doit précisément avoir assez de souplesse pour pénétrer dans l'âme de ce peuple sans heurter de front ses habitudes et son idéal.

Il ne faut pas commencer par traiter de « sauvages » ou « d'hypocrites » les clients avec lesquels on cherche à travailler. Il faut mieux les connaître et c'est là surtout la grande difficulté. Trop d'erreurs ont déjà été dites sur ce chapitre, erreurs dont les conséquences ont été douloureuses. Il faut, au contraire, espérer que par la nécessité même des choses, l'harmonie s'établira bientôt, à condition d'obtenir de chacun les concessions indispensables.

G. P.



L'HIRONDELLE D'ACIER

POURQUOI LE CINÉMA EST-IL DÉSAVANTAGÉ ?

Une lettre de M. BRÉZILLON

M. Léon Brézillon a adressé au Ministre des Finances la lettre suivante :

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur, au nom du Syndicat Français des Directeurs de Cinématographes, de venir insister auprès de vous, pour que tous les Directeurs de Cinématographes soient compris dans le décret que vous avez rendu en date du 19 mai et qui accorde aux exploitants des théâtres, concerts symphoniques, cabarets d'auteurs, cirques, music-halls, quatre entrées par jour de représentation sans paiement de l'impôt.

Les raisons qui militent en faveur de l'incorporation des Directeurs de Cinématographes dans la liste des bénéficiaires du décret que vous avez pris sont celles-ci :

Tous nos Directeurs ont un intérêt primordial à suivre, chez leurs collègues, la présentation des films projetés au public.

En effet, c'est la seule manière qu'ils ont de se documenter sur la qualité et la valeur de la production qu'ils sont appelés à donner aux spectateurs, ainsi que pour le choix des numéros de music-halls, attractions, pièces et revuettes qu'ils peuvent incorporer dans leurs programmes.

La majeure partie de nos adhérents ne veulent retenir leurs films que lorsqu'ils ont vu l'effet produit sur la foule.

Il est de règle constante dans notre corporation de se documenter ainsi, dans le but de voir les progrès réalisés et les améliorations à apporter à la production.

Confiant dans votre esprit d'équité et certain que l'omission du mot cinéma, parmi les bénéficiaires de votre décret, n'est que la conséquence d'un oubli, nous vous remercions à l'avance pour cette importante rectification qui donnera satisfaction à tous les membres de l'exploitation cinématographique.

Je vous prie de croire, Monsieur le Ministre, à l'assurance de ma parfaite considération.

Le Président du Syndicat Français,
LÉON BRÉZILLON.

CE QUE L'ÉDITION FRANÇAISE pense d'une augmentation de la taxe « ad valorem... »

Peu de bien

J'ai demandé aux Chefs de nos principales firmes d'édition cinématographique, ce qu'ils pensaient du changement de front accompli par la Commission des Finances et par l'Administration, en ce qui concerne les méthodes de protection du film français.

M. LOUIS AUBERT

M. Aubert ne mâche pas ses mots :

— « C'est grotesque, absolument grotesque : vous pouvez reproduire les termes dont je me sers. Du moment que l'accord s'était fait quasi unanime, sauf une poignée de dissidents, sur la formule de détaxation supplémentaire, en faveur des exploitants passant 25 % de film français, il fallait s'y tenir. Il n'y avait aucune raison de chercher d'autres combinaisons. Mais voilà : il y a des exploitants qui ont crié qu'on les égorgeait ! Ah, si vous preniez dans la rue le premier passant venu et que vous lui appreniez :

« Il y a des commerçants auxquels on a accordé une première diminution d'impôts, plus une seconde dans le cas où ils vendraient une certaine quantité d'une marchandise déterminée. Ils ont refusé cette seconde diminution, sous prétexte qu'on attentait à leur liberté. »

Ce passant vous répondrait tout de go : « Ce n'est pas de commerçants que vous me parlez, mais de fous. »

Enfin, le mal est fait, n'en parlons plus ; mais quant à augmenter la surtaxe *ad valorem* sur le film étranger, dites bien que j'y suis tout à fait hostile.

— Cependant, le film américain, le film allemand ?
— Le film allemand ? Où en voyez-vous en ce moment ? Il y eut de la part des cinématographistes allemands une offensive brusquée, mais qui me semble avoir échoué lamentablement.

Quant au film américain, dites-vous que le péril est moins grand qu'on ne le pense communément. La majeure partie des films américains qui ces derniers mois ont encombré le marché étaient entrés en France avant l'application de la taxe *ad valorem*. C'est seulement maintenant que cette taxe va faire sentir ses effets, si tant est qu'elle n'ait pas déjà eu une répercussion chez nous, puisque depuis quelques semaines il semble que bien des maisons américaines sont à court de souffle.

Non, 20 % cela est suffisant pour nous protéger

contre l'importation étrangère, et ce qui le prouve, c'est, ainsi que je vous l'ai déjà dit les 62 % de film français que j'ai projetés dans mes établissements. Il nous faut tout de même, pour un temps du film étranger, mettons du film américain, et, à vouloir élever trop sensiblement les droits d'entrée en la matière, le Gouvernement risquerait de fermer complètement la porte à l'entrée de ce film.

— Et, que pensez-vous de l'idée conçue par l'Administration des Douanes de diminuer la taxe d'entrée sur les négatifs par rapport à celle sur les positifs, et ce, dans le but de ramener la prospérité dans les maisons de tirage de films aujourd'hui fort handicapées. Il paraît que la plupart des négatifs vont en Allemagne où en raison de la baisse du mark le tirage des positifs est pour rien.

— Peuh !... d'abord, je ne crois pas qu'il y ait tant d'avantage que cela à faire tirer ses copies en Allemagne : tirage, transport, droits de douane et frais divers finissent par donner un chiffre presque aussi élevé que le tirage en France. Ainsi moi, je n'ai jamais rien fait tirer en Allemagne et mes affaires ne s'en portent pas plus mal. Ensuite, si l'industrie du tirage du film remue un chiffre de capitaux plus élevé que les autres départements de l'industrie cinématographique, elle n'en est pas plus intéressante que cela, car elle fait vivre beaucoup moins de gens que ceux-ci.

Conclusion : qu'on nous laisse tranquille, les droits actuels nous protègent suffisamment !

M. LEON GAUMONT

Ah non, M. Léon Gaumont n'est, pas plus que M. Aubert, ravi à la perspective d'une nouvelle majoration de taxes sur le film étranger, mais il m'a déclaré tout de suite, que la question était singulièrement complexe.

Sans doute, il voit sans déplaisir que l'on est disposé à ramener en France l'industrie de la transformation du négatif en positif, car il est lui-même « tireur ». Et puis, tirer des copies, cela fait vendre du support, c'est-à-dire de la pellicule. Mais, d'une façon générale, il estime qu'en majorant d'une façon aussi élevée qu'on veut le faire, les droits de douane sur les films d'origine étrangère on risque soit d'arrêter tout net cette importation, soit d'encourager les Maisons d'édition américaines à venir construire des studios et des laboratoires en France, c'est-à-dire à venir nous faire chez nous une concurrence beaucoup plus dangereuse que la concurrence actuelle.

— « Il est certain que nous ne pouvons pas, dans la situation actuelle nous passer en France du film américain. C'est grâce aux bénéfices que peut nous procurer la location de films américains que nos maisons d'édition compensent les énormes dépenses que leur

occasionne l'édition d'œuvres cinématographiques françaises, car le marché français ne peut pas suffire à amortir nos frais.

Un film, même à grand succès — et ici, M. Gaumont me cite un nom que je tais par discrétion — n'a pas encore couvert la moitié du prix qu'il m'a coûté. Cependant, je vous prie de croire que chez moi, il n'y a ni désordre, ni gaspillage et que j'ai des metteurs en scène, tels que Desfontaines et Feuillade qui sont des artistes non seulement d'un grand talent, mais d'une rigoureuse conscience. Malgré cela la situation de mon département cinématographique ne m'enchanté pas.

Alors, si on nous enlève la compensation du film étranger, je ne vois pas comment nous nous en tirerons.

Non, non, la situation n'est pas riante, et vraiment, elle est si trouble et si incertaine qu'il est difficile de trouver une solution.

Je ne crois pas que la surtaxe douanière en soit une. »

M. MOREL

Sénateur de la Loire, Président de la Commission des Douanes

J'ai demandé à M. Morel s'il pouvait me dire quelles étaient les intentions de la Commission des Douanes au sujet de l'augmentation de la taxe *ad valorem* sur les films importés.

— La Commission des Douanes du Sénat n'est pas encore saisie officiellement des propositions tendant à augmenter le droit de douane sur les films importés. Voici d'ailleurs la marche que va suivre l'affaire : lorsque dans trois semaines le Sénat abordera la discussion de la loi de Finances, M. Henry Béranger qui, à ses fonctions de Rapporteur général de la Commission des Finances joint celles de Rapporteur de la loi de Finances, proposera au Sénat de voter l'amendement

Barthe adopté par la Chambre, et demandera la disjonction de l'article de la loi qui prévoyait une détaxation spéciale en faveur des exploitants qui passeraient une proportion de 25 % de film français. Il demandera que l'article ainsi réservé soit renvoyé pour avis à la Commission des Douanes. C'est alors que nous serons saisis officiellement et qu'après une discussion qui sera brève — et je vais vous expliquer pourquoi — la Commission des Finances ayant reçu notre avis, proposera l'adoption ou le rejet des projets favorisant le film français.

Mais nous sommes déjà saisis officieusement de la question, et c'est pourquoi pendant les trois semaines qui vont suivre, la Commission ayant examiné soigneusement la question aura eu le temps de se faire un avis motivé.

— Croyez-vous, Monsieur le Président, que la majorité de la Commission soit favorable en principe à une augmentation de la taxe *ad valorem*.

— J'en suis persuadé, à moins toutefois que les grands producteurs français déclarent qu'ils sont suffisamment protégés par le taux de 20 %. Hier mardi, a eu lieu au Sénat une première discussion sur ce projet, au sein de la Commission des Douanes. Plusieurs membres ont pris très vivement la défense du film français et ont déclaré qu'il fallait faire quelque chose pour le protéger contre l'importation étrangère. Après quoi, nous avons choisi un rapporteur provisoire : vous le connaissez, c'est M. Noël, sénateur de l'Oise et maire de Noyon, ancien Directeur de l'Ecole Centrale. Il va se mettre immédiatement au travail et je suis persuadé que d'ici très peu de jours il pourra nous remettre un rapport faisant état des divers aspects du problème. Pour cela, il va incessamment convoquer les représentants des principaux groupements de l'industrie cinématographique.

G. P.



ENTREPRISE GÉNÉRALE DE CONSTRUCTION & D'INSTALLATION DE SALLES DE CINÉMATOGRAPHE

Maçonnerie - Ciment Armé

TRANSFORMATIONS & TRAVAUX A FORFAIT

INSTALLATIONS DE CHAUFFAGE CENTRAL :: SERVICE SANITAIRE & SERVICE D'INCENDIE

— PROJETS & DEVIS —

S'adresser :

OMNIUM D'ÉTUDES & D'ENTREPRISES GÉNÉRALES

20, Rue Baudin, PARIS (9^e)

Téléph. : TRUDAINE 28-90

Comment un Anglais nous juge

L'Industrie Cinématographique en France

par H. C. Grantham-Hayes

(correspondant du « Bioscope » à Paris)

Je ne suis pas très au courant des conditions dominantes dans l'industrie cinématographique des autres pays, mais j'espère, et je suis convaincu, que nulle part ailleurs, on ne saurait trouver la désorganisation lamentable et le manque de méthode en affaires, ajoutées à une antipathie extraordinaire pour tout procédé simple et franc, qui insidieusement paralyse l'effort des forces magnifiques dont l'industrie française pourrait disposer s'il en était autrement. Car la France possède un climat incomparable, des beautés naturelles d'un charme sans pareil, la meilleure école dramatique du monde, une littérature qui ne peut être défiée que par celle de la Grèce et de l'Angleterre; elle est l'inventeur des plus belles choses; elle ne manque pas de cœurs ardents et impatients et de mains prêtes à donner leurs services pour une récompense dérisoire: elle a tous les atouts pour conduire le jeu, mais, hélas! les cartes sont aux mains de tricheurs.

Le mal est partout : dans la presse, dans le studio, dans le bureau, dans les salles. Tout idéal, tout effort honnête, tout généreux enthousiasme est étranglé par la jalousie, l'intérêt personnel, le procédé sans scrupules et le manque complet de compréhension sauf en matière de « transaction avantageuse » quelque louche que soit cette transaction.

A des réunions officielles, et en présence des personnalités les plus illustres du film, des journalistes en arrivent aux coups après s'être harangué dans un langage qui ferait paraître l'odeur du hareng corrompu aussi doux que celui de la rose couverte de rosée. Les pages d'une certaine section de la presse corporative, relatent chaque semaine, au sujet de leurs adversaires, des faits qui nous font nous demander si la prison n'a pas été considérée comme un endroit trop pur pour être souillé par des individus auprès desquels, le Borgia de la légende était aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. De vastes entreprises, sous le couvert de noms universellement et justement honorés, descendent à des actions dignes de tomber sous la coupe du juge d'instruction, et, au lieu d'employer toutes leurs grandes ressources à affirmer, sur les écrans du monde, la valeur de la production française, ils font plutôt penser aux hyènes humaines qui, au moment de la décadence de l'Empire Byzantin, complotaient dans l'ombre des Palais, afin de s'approprier les plus gros morceaux de ce corps sans vie.

Avez-vous à traiter, à Paris, une affaire qui demande cinq minutes de discussion? Comptez que cela vous

prendra une semaine. Avez-vous un rendez-vous à 2 heures de l'après-midi? Dites à votre femme qu'elle ne vous attende pas pour dîner. Avez-vous à conclure une affaire pour laquelle un simple échange de lettres serait suffisant? Faites-vous accompagner par deux avocats et un notaire. Avez-vous financé un film que l'on va tourner? Examinez bien l'appareil de prise de vue pour voir s'il est réellement chargé. Êtes-vous un inventeur? Avez-vous une idée? N'en soufflez mot à qui que ce soit ou elle vous sera volée. Êtes-vous un génie disposé — non — impatient de donner la mesure de votre talent? D'autres que vous, porteront vos lauriers et recueilleront la récompense de vos labeurs. Êtes-vous honnête, franc, généreux? Alors le ciel vous aide, car vous êtes irrémédiablement perdu!

Et pourtant... le Sud, baigné de lumière, les pics neigeux de Chamonix, la grande richesse et la beauté de ce jardin de France, l'ardeur féconde du génie de ses enfants, ce berceau de la science dont la lumière pénètre, le monde entier, cette terre glorieuse et romantique, dont la légende et l'histoire n'ont jamais été égalées, apôtre du progrès, maîtresse des arts, quelle infinité de matériaux n'y a-t-il pas ici pour créer? Et faudra-t-il que le plus jeune des arts se consume et se fane sur la terre qui l'a vu naître? Les efforts d'un l'Herbier, d'un Gance sont-ils voués à la stérilité? Faudra-t-il voir des mains étrangères pétrir cet argile incomparable? Ces splendides éléments serviront-ils seulement, comme ceux de l'Empire Bizantin, à ajouter à la beauté et à la splendeur des autres?

Heureusement non. Certains présages nous assurent que le règne des incapables et des sans scrupules, touche à sa fin. Par leur excès même de mauvaise organisation et du manque de méthode en affaires, ils causent leur propre ruine, car, ils ne peuvent désormais trouver l'appui financier dont ils auraient besoin et l'âge d'or du lendemain de la guerre a pris fin. Combien d'entreprises, d'apparence imposante, sont prêtes à s'écrouler aujourd'hui? Leur nombre vous surprendrait! Elles sont destinées à être absorbées par des institutions solides, qui, enfin, prendront la place qu'elles doivent occuper, et la foule hurlante des sans scrupules et des ignorants incapables qui, en se ruinant ont failli ruiner l'industrie française elle-même, retournera pour jamais aux affaires douteuses qui, seules lui conviennent.

EXPOSITION PERMANENTE

D'APPAREILS D'EXPLOITATION & D'ENSEIGNEMENT

&

D'APPAREILS DE PRISE DE VUES

50, Rue de Bondy :: PARIS :: 2, Rue de Lancry

AU SEIN DE LA NOIRE AFRIQUE

A son retour d'un voyage aussi intéressant que périlleux, l'explorateur H. A. Snow a bien voulu se laisser interviewer par la troupe de journalistes qui guettaient son arrivée. Nous en reproduisons pour nos lecteurs quelques passages d'un intérêt spécial.

D'une simplicité rare, M. H. A. Snow qui a déjà passé la cinquantaine, est le type du parfait américain. L'air imposant, une carrure herculéenne, des yeux pétillants et francs, la voix forte et bien timbrée, le sourire doux et les cheveux blancs, lui donnent à la fois, l'air d'un homme endurci à tout, et d'un grand père très bon.

« Lorsqu'une troupe de cinéma quitte les studios pour aller tourner des scènes dans un désert de l'Arizona ou dans un village du Long Island, cela s'appelle aller « en location ». Souvent des troupes d'acteurs avec leurs metteurs en scène et leurs aides doivent supporter la fatigue de très longs et durs voyages, afin de trouver au dehors des décors naturels. Mais quand un réalisateur doit aller « en location » afin d'y trouver ses acteurs, et quand ces mêmes acteurs refusent absolument de se montrer ailleurs que dans leur propre retraite, au sein d'un pays tropical, pauvrement aménagé pour l'existence de la race humaine, on peut dire que la tâche est malaisée et plutôt dangereuse.

Nous quittâmes San-Francisco en 1919, et ce ne fut qu'en 1922 que nous revîmes la Californie.

Pendant le temps que dura notre absence, nous couvrîmes plus de 80.000 miles, dont 65.000 en plein cœur du noir continent. Durant cette pénible expédition, mon fils Sidney maigrit de 90 livres; nous fûmes tous atteints des fièvres du pays, et souvent il fallut arrêter nos travaux, afin de nous reposer. Mais en dépit de tous ces ennuis, il nous fut quand même possible d'exposer 125.000 pieds (45.000 mètres) de pellicule vierge, desquels a été tiré le très intéressant film qui se déroule plusieurs fois par jour, dans un des plus grands cinémas de Broadway.

Une des principales raisons pour laquelle nous réussîmes à couvrir un aussi grand trajet et obtînmes une telle variété de photos, est l'emploi de la petite automobile Ford qui m'a rendu des services inappréciables.

Dès le début de notre long voyage, nous nous aperçûmes que la lenteur des chevaux, et le ravage causé par les maladies dans notre troupeau de bœufs étaient deux terribles facteurs sur lesquels il nous fallait compter. C'est alors, que nous eûmes l'heureuse idée de demander aux autos, ce que nos animaux ne pouvaient faire. Nous fûmes obligés d'avoir recours aux indigènes pour le transport de l'essence, des pneus et des diverses pièces de rechange qu'ils pouvaient obtenir aux points civilisés, les plus rapprochés de nos campements. De cette façon, nous pûmes, tant bien que mal, traverser les plaines africaines et pénétrer plus avant dans la jungle. Mais là, ne se bornait pas notre tâche. Les autres grandes difficultés furent de nous approcher assez

près des fauves pour les photographier. Il est beaucoup plus facile de tuer les animaux sauvages que de les photographier. Beaucoup de ceux que nous avons abattus, ont été tirés d'une distance de plus de 550 pieds; mais il est absolument nécessaire d'amener le gibier à moins de 30 pieds de l'appareil afin d'obtenir de bons « Premiers Plans », même en employant des lentilles spéciales. En plus de cela, quelques rares animaux seulement sortent de leur retraite durant la journée, l'éléphant africain fait seule exception à cette règle; les autres, depuis le lion et le léopard jusqu'à l'hippopotame ne se montrent que lorsque vient la nuit. Ceux que l'on a pu photographier pendant le jour, si l'on réussissait à les approcher, sont les girafes et les innombrables espèces de gazelles qui toujours vivent en troupes pour leur protection. Là encore, la Ford nous rendit d'appréciables services. Nous poursuivîmes les troupes d'animaux avec notre machine, pendant des jours et des jours, jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués. Alors seulement à cet instant, il nous fut possible de les approcher d'assez près pour les cinématographier; et c'est de cette façon que nous pûmes remarquer le peu d'endurance que les bêtes sauvages sont capables de supporter. Un éléphant même ne peut plus donner de vitesse après une poursuite de quelques centaines de mètres.

Le plus dur fut de nous approcher des troupes de girafes. Dressant leurs têtes, tels des périscope, au-dessus des bouquets d'arbres, elles nous voyaient venir de très loin, et s'enfuyaient bien avant qu'il nous fût possible de placer notre appareil. Ce ne fut qu'après plus de trois mois de poursuites, alors qu'elles étaient moins effrayées à notre approche, et de plus très fatiguées, que nous pûmes enfin les photographier d'une manière satisfaisante.

C'est dans l'oasis, près de la source, endroit très recherché par toutes les bêtes assoiffées du désert, qu'il nous fût possible de photographier les autres fauves que nous n'avions pu atteindre dans les plaines. Presque tous ces animaux ne viennent boire à la fontaine que pendant la nuit, et notre seule ressource était de les y faire venir durant le jour. On obtint ce résultat en montant la garde près de la source, nuit après nuit, jusqu'à ce que les animaux aient une telle soif, qu'ils vinrent se désaltérer durant les heures de la journée. Alors, seulement, nous pûmes les cinématographier. Ce qui veut dire qu'il nous fallut rester pendant des heures et des heures sans faire le moindre mouvement, sous un soleil de plomb, à la merci des insectes innombrables qui peuplent ces régions.

Mais ce que M. Snow oublie de dire, c'est que cent fois, il a risqué sa vie pour arriver au but qu'il s'était tracé, donnant l'exemple d'une grande bravoure et remontant constamment le moral de sa troupe. En revenant aux Etats-Unis, il a aussi rapporté d'intéressants spécimens d'animaux sauvages, dont il a doté le musée de son pays natal, Oakland, en Californie.

LES CORSAIRES

Grand Ciné-Roman

EN

6 ÉPISODES

INTERPRÉTÉ PAR

M^{me} Marise DAUVRAY

ET

M. Charles KRAUSS



CINÉMATOGRAPHES

PHOCÉA

8, Rue de la Michodière

PARIS

1^{er} Episode

KITT
L'ÉCUMEUR

2^e Episode

LES
RAVISSEURS

3^e Episode

A TRAVERS
MERS ET
CONTINENTS

4^e Episode

LE COLLIER
INDIEN

5^e Episode

DANS
LES
FLAMMES

6^e Episode

LA CUVE
INFERNALE

LES CORSAIRES

PREMIER ÉPISODE : KITT L'ÉCUMEUR

Le comité de la Société Humanitaire Universelle, dont le but est de contraindre les agioteurs qui ont édifié leurs fortunes sur les ruines des malheureux, est réuni en séance plénière. Suivant les statuts, le nom d'un des nombreux écumeurs, dont les noms et situations sont connus du Comité, est tiré

Les deux jeunes gens font rapidement la traversée et arrivent chez Kitt où ils sont reçus par l'écumeur et par sa charmante nièce, Ketty qui ignore l'origine de la fortune de son oncle.

Sous le pseudonyme de « Bulle de Savon » Barkès a fait parvenir plusieurs messages à



au sort. C'est un nommé Kitt que le sort désigne et Barkès, Président du Comité, qui le connaît personnellement se charge de lui faire rendre gorge.

Miss Dorotéa, affiliée à la Société Humanitaire, aime passionnément, bien qu'en secret, William Barkès. C'est elle qui accompagnera le jeune homme dans sa mission en séjournant chez Kitt qu'elle connaît également, elle pourra lui être d'un grand secours.

Kitt l'invitant à réparer ses crimes, mais le misérable s'y refuse.

Au cours d'une promenade au bord de la mer, Ketty est enlevée sans qu'on sache ce qu'elle a pu devenir jusqu'au moment où Kitt reçoit un billet par lequel son mystérieux correspondant l'informe qu'elle est entre ses mains et qu'elle sera mise au courant de la vie passée du corsaire de la finance.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 680 MÈTRES

AFFICHES - PHOTOS



CINÉMATOGRAPHES
8, Rue de la Michodière, PARIS

PHOCÉA

LES CORSAIRES

DEUXIÈME ÉPISODE : LES RAVISSEURS

Kitt s'était aussitôt mis à la recherche de sa nièce, et pendant ce temps Ketty revenant de son évanouissement cherchait à connaître quel était le nom mystérieux de son ravisseur masqué.

Profitant d'un instant de distraction, d'un geste rapide elle arrache la cagoule qui cache

Quittant aussitôt le refuge de Barkès, les jeunes gens, payant d'audace pénètrent dans la villa de Kitt et Ketty emporte sa fortune personnelle puis ils gagnent le yacht de l'oncle et donnent l'ordre au capitaine d'appareiller de suite.

Mais ce dernier croit devoir avertir Kitt



le visage de « Bulle de Savon » et quelle est sa surprise en reconnaissant William Barkès.

Ce dernier aurait désiré éviter un chagrin à la jeune fille mais sa personnalité étant découverte il se voit dans l'obligation de dire à Ketty pour quelle raison il pourchasse son oncle et lui raconte tous les méfaits de Kitt.

Ayant ainsi appris de quelles infâmies son oncle est coupable, Ketty écrit à Kitt qu'il ne la reverra jamais et qu'elle part en compagnie de Barkès.

avant d'obéir, de sorte qu'il a bientôt rejoint le bateau. Une lutte terrible s'engage, Barkès et Ketty sautent dans un canot automobile et parviennent à la ville.

Ils sont descendus au Colyseum Hôtel mais ils ont été suivis par Kitt et ses acolytes qui, profitant d'une courte absence de Barkès, réussissent à enlever Ketty et à l'enfermer chez son oncle.

En rentrant à l'hôtel, Barkès apprend le rapt, et il se promet de délivrer bientôt Ketty.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 710 MÈTRES

AFFICHES - PHOTOS

CINÉMATOGRAPHES
8, rue de la Michodière, PARIS

PHOCÉA



LES CORSAIRES

TROISIÈME ÉPISODE :

A TRAVERS MERS ET CONTINENTS

Le même soir Barkès pénétrait dans le jardin attenant à la villa de Kitt pendant que Ketty enfermée et gardée dans sa chambre était d'une telle nervosité qu'elle lança sa brosse à cheveux à travers la fenêtre dont elle brisa la vitre.

Afin de se remettre des émotions de cette journée mouvementée, Dorotéa qui, par

Arrivés à New-York, Barkès avait réuni le comité de la Société Humanitaire et Ketty, afin de réparer dans la mesure du possible les forfaits de son oncle, sacrifie sa fortune personnelle.

Craignant que Kitt fasse saisir Ketty par ses complices, Barkès et la jeune fille décident de quitter New-York pour Paris.



dépit amoureux, s'était faite la complice de Kitt, se promenait dans le parc.

Barkès arrivait au pied du mur où s'ouvrait la fenêtre de Ketty y découvrit les débris de verre et la brosse à cheveux. Apercevant Dorotéa il se rendit maître d'elle puis, avisant une échelle, il fit descendre Ketty et s'éloigna aussitôt avec elle.

Avant de prendre le paquebot qui devait les conduire à New-York, Barkès et Ketty s'offraient le luxe de contempler quelques unes des merveilles de Rome « la Ville Eternelle ».

Mais Dorotéa ne les perdait pas de vue et retrouvait bientôt les jeunes gens au Bois de Boulogne.

Déguisée en rôdeuse de barrière, Dorotéa s'abouchait avec des coquins de la basse-pègre.

Barkès et Ketty sont attirés dans un bal-musette et au cours d'une violente bagarre Ketty est saisie et jetée dans une auto qui s'éloigne à toute vitesse.

Mais Barkès jure que même au bout du monde, il la retrouvera.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 575 MÈTRES

AFFICHES - PHOTOS



CINÉMATOGRAPHES

8, rue de la Michodière, PARIS

PHOCEA

LES CORSAIRES

QUATRIÈME ÉPISODE :

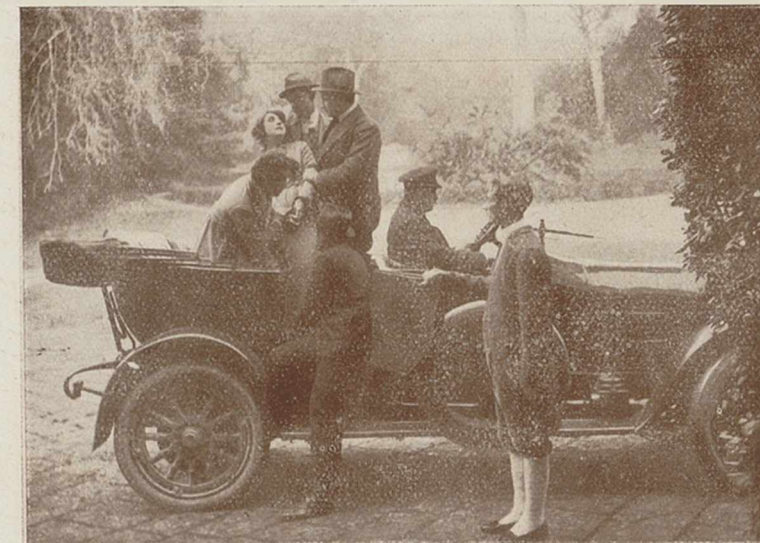
LE COLLIER INDIEN

L'auto emportant Ketty roulait à toute vitesse sur la route du Havre, tandis que Barkès courait à travers Paris en quête de renseignements.

Ketty rendue inconsciente par le chloroforme, fut embarquée à bord d'un steamer à destination de New-York.

Kitt rentrait d'un voyage aux Indes au cours duquel il avait réussi à dérober le collier d'une idole.

Deux prêtres étaient arrivés à New-York et priaient Barkès de se mettre à la recherche du voleur. Barkès se fit remettre la liste des Européens présents à Bénarès au moment du



Quelques jours après, désespéré de n'avoir rien trouvé, Barkès décidait de rentrer à New-York et envoyait à ses collègues un télégramme leur disant de surveiller les arrivées de paquebots venant de France. Puis il prit place à bord d'un avion qui se lança à toute vitesse vers les côtes.

Entre-temps Kitt et ses complices étaient tombés au pouvoir du Comité de la Société. Dorotéa fut forcée de quitter le pays sans esprit de retour et Kitt obligé de reconnaître ses forfaits dû s'engager à les réparer.

Quelques jours après, Harry, le fils de

vol et après avoir lu le nom de Harry Kitt, il ne douta pas un instant que ce fut lui le voleur.

Harry à son retour s'était fiancé à Miss Florence Harryson et le jour des fiançailles, Barkès dissimulé dans les combles dirigea vers le salon un rayon lumineux, qui sur le moment, provoqua une vive douleur chez Kitt.

Pendant que l'on se précipitait pour lui prodiguer des soins, Barkès et Ketty réussissaient à s'emparer du collier et à prendre la fuite.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 585 MÈTRES

AFFICHES - PHOTOS

CINÉMATOGRAPHES

8, Rue de la Michodière, PARIS

PHOCEA



LES CORSAIRES

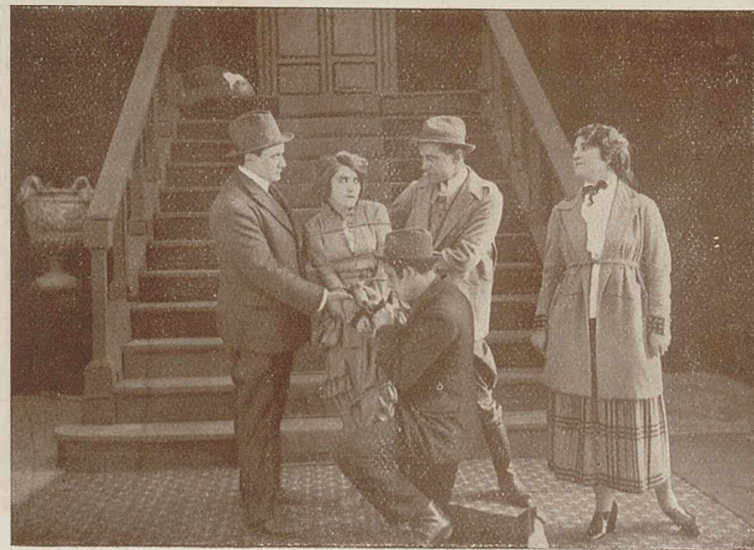
CINQUIÈME ÉPISODE : DANS LES FLAMMES

Harry Kitt a réussi à s'accrocher à l'auto de Barkès, profitant d'un instant d'inattention il parvient à lui reprendre le collier, puis aidé de ses complices, il se rend maître de Ketty qu'il enferme dans une cave peuplée de rats.

La malheureuse ne résiste plus à tous ces chocs et elle s'évanouit.

mais la déflagration provoque une crevasse dans toute la hauteur du mur et par celle-ci le collier caché sous la tapisserie tombe aux pieds de Barkès.

Les deux jeunes gens, poursuivis par la bande de Kitt, sautent dans leur auto et s'éloignent à toute vitesse mais une panne imprévue les arrête et tandis que Barkès à



Rentré chez lui, Barkès se munit de divers engins qu'il croit pouvoir lui être utiles, et accompagné de Lupo, le chien fidèle de Ketty, il se dirige vers la villa de Kitt.

Pendant ce temps, Harry Kitt, estimant que le collier n'est plus en sûreté dans le coffre-fort, le dissimule sous une tapisserie.

Barkès, grâce à Lupo, découvre la cave où est enfermée Ketty, il place une petite cartouche de dynamite dans le soupirail,

demi-assommé gît dans un ravin, Ketty est à nouveau entraînée par les misérables.

Ketty est ligottée et placée dans une grotte où Kitt fait amonceler des feuilles sèches qu'il allume. La pauvre jeune fille est vouée à une mort atroce mais Barkès apercevant une fumée se doute que ses adversaires ont commis une nouvelle infamie, il s'élance et parvient à temps pour sauver Ketty.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 545 MÈTRES

AFFICHES - PHOTOS



CINÉMATOGRAPHES

8, rue de la Michodière - PARIS

PHOCÉA

LES CORSAIRES

SIXIÈME ÉPISODE : LA CUVE INFERNALE

Rentré chez lui, Kitt faisait part à Harry et à la fiancée de ce dernier du résultat de l'expédition. Il fallait plus que jamais se méfier de Barkès et le collier serait en sûreté si Florence voulait consentir à le porter dissimulé sous ses vêtements.

Mais un agent de Barkès ne tarde pas à

les revolvers crépitent et les malheureux s'effondrent sur le sol de toute la hauteur de l'immeuble.

Par une chance miraculeuse ils ne se sont pas tués mais il sont saisis par Kitt, Ketty est ligotée et attachée au pied d'une échelle tandis que Barkès est plongé dans une cuve



lui signaler le nouveau subterfuge employé par les misérables. Kitt sent le danger aussi a-t-il engagé une bande de coquins qui lui serviront de garde.

Kitt et ses enfants visitent une grande teinturerie qui deviendra leur propriété le jour du mariage. Barkès et Ketty les surveillent, mais sont découverts, ils se réfugient sur un toit de l'usine et sont forcés de se suspendre par les mains à un parapet. Mais

d'eau. Les misérables allument le feu sous la cuve et le malheureux va infailliblement périr, mais réunissant ses forces, Ketty se débarrasse de ses liens et parvient à le faire sortir de cette terrible situation.

Enfin le collier est remis aux prêtres de Kali, Barkès et Ketty les accompagnent aux Indes où ils sont reçus en triomphateurs et dans le ciel de ce pays merveilleux leur lune de miel sera radieuse.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 540 MÈTRES

AFFICHES - PHOTOS

CINÉMATOGRAPHES

8, rue de la Michodière, PARIS

PHOCÉA



PROCHAINEMENT

LE DIAMANT VERT

Grand Ciné-Roman de M. P. MARODON

interprété par

M^{me} MARTHE LENCLUD

et

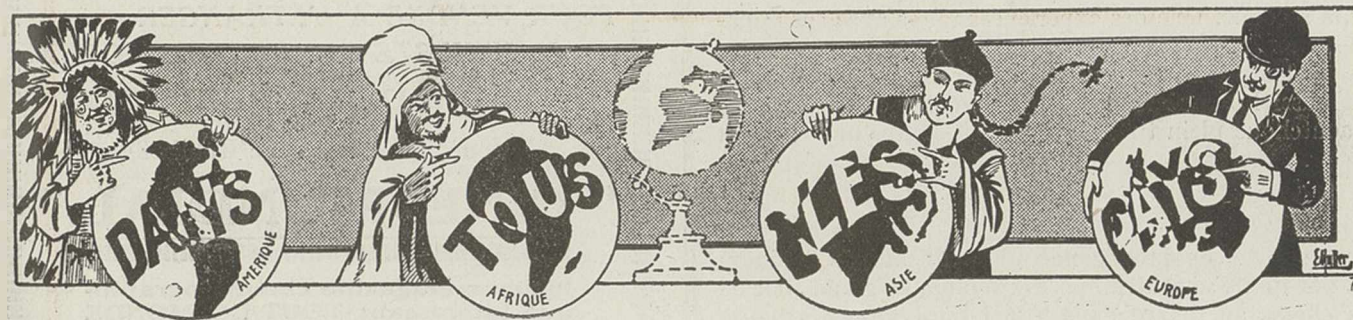
M. MANUEL CAMÉRÉ

entourés d'une

PLÉIADE D'ARTISTES

CINÉMATOGRAPHES PHOCÉA

8, Rue de la Michodière, PARIS



LETTRE D'ANGLETERRE

Améliorations de la taxe. — Nous en sommes aux « améliorations », car il semble bien que « l'abolition » de la taxe sur les spectacles soit tout à fait hors de la question. Cependant, parmi les amendements proposés sur la loi des finances, nous relevons deux propositions pour l'abolition de la taxe sur les places ne dépassant pas six pence. Une autre proposition pour une taxe de 10 % ad valorem émane du Ld-Commander major Entwistle et son groupe. Deux nouveaux paliers sont aussi soumis à l'appréciation du Chancellor.

Enfin une chose certaine est que la cause du Cinéma est maintenant sérieusement soutenue à la Chambre des Communes.

Il est temps qu'une loi sauve l'industrie en sauvant les exploitants : Si l'on jette un coup d'œil sur les statistiques, on est épouvanté de voir que, rien que dans le comté de York 71 compagnies ou propriétaires privés de cinémas ont été mis en faillite ou ont fermé et que, 20 salles ont dû changer de mains pour cause de difficultés financières, rien que pour les taxes. Il est bien évident que le public des places bon marché ne peut aller aussi souvent au cinéma qu'autrefois, les salaires ayant diminué et le chômage augmenté.

La taxe de 33 % sur les places bon marché est un abus, en la réduisant, le Chancellor y gagnerait, car les salles se rempliraient; l'industrie tout entière y gagnerait aussi, car, après tout, le film vit et prospère par le nombre de salles : pour le moment le film existe et c'est tout.

J'apprends que la nouvelle production de George Pearson *Love, Life and Laughter* (Amour, Vie et Bire) dont la si exquise Betty Balfour est l'héroïne, vient d'être achetée par la maison « Gaumont » qui, d'ailleurs a acquis les droits d'exclusivité pour toutes les pro-

ductions Welch Pearson. *Love, Life and Laughter* est, paraît-il, la plus importante aussi bien que la meilleure production que cette excellente firm ait déjà fournie; elle sera suivie d'une comédie dont Miss Balfour sera encore la protagoniste et qui sera intitulée *Squibs, M. P.* (Squibs, Député).

Si nos metteurs en scène font venir, pour certains grands films, des vedettes américaines bien connues, de son côté l'Amérique nous prend, chaque année, quelques uns de nos artistes. Voici maintenant F. J. Godsol, le directeur de la Goldwyn qui vient officiellement chercher des romans anglais bons pour la production, en même temps qu'il compte engager des artistes anglais pour aller les tourner à Los Angeles. Si l'on considère que la Goldwyn a déjà parmi ses meilleurs metteurs en scène, le grand artiste suédois Sjöström, le français Maurice Tourneur, l'autrichien Von Stroheim et toute une petite colonie d'artistes anglais et français; si l'on considère surtout que la Goldwyn n'est pas seule à agir ainsi, mais que les autres grandes maisons de production ont aussi leur élément international qui se développe constamment, on ne pourra bientôt plus parler de « l'art américain », mais de « l'art cosmopolite en Amérique!... »

Le véritable inventeur du Cinéma. — Au dernier meeting de la « Royal Photography Society » le Président, M. Dudley Johnstone, a dit que selon lui, le véritable pionnier du Cinéma était M. Le Prince, un Français venu s'établir comme photographe à Leeds, Angleterre, vers 1880. En 1886, Le Prince prit un brevet pour une méthode de cinématographie, avec détails complets des dessins. Il se trouvait donc, ajouta M. Johnstone au moins de quatre années en avance de qui que ce soit. Au cours d'un voyage qu'il fit, de Dijon à Paris, Le Prince disparut mystérieusement. Il n'a donc jamais récolté les fruits de ses découvertes.

M. Walter Heape vient de perfectionner un appareil par lequel il peut prendre jusqu'à 10.000 photographies à la seconde. Une des expériences faites avec cet appareil montre exactement ce qui arrive lorsque le verre d'une lampe électrique est cassé par un coup de marteau et aussi les contorsions extraordinaires d'une balle en caoutchouc plein tirée par un fusil contre une cible en acier.

* *

Les films de propagande n'atteignent pas toujours le but qu'ils se sont proposés : témoin ce grand film de la chasse au renard dans lequel Lord Lascelles figure si souvent, et qui, au lieu de faire ressortir toute la beauté de ce sport national, ne sert qu'à augmenter le nombre des membres de la Société Protectrice des Animaux!... Jamais, il est vrai, la férocité d'une meute n'a été aussi bien dépeinte, si bien, que les plus indifférents, en voyant la fuite épouvantée puis la mort cruelle du renard, sont pris de sympathie pour la victime!

* *

La maison « Pathé » a fait une innovation des plus intéressantes : dans sa salle privée de Wardour Street, il y a une projection continue de petites comédies d'une bande seulement : les Harold Lloyd et Snub Pollard. De cette façon les directeurs de salles peuvent s'y rendre en passant et choisir de bons petits bouche-trous pour leur programmes.

Il est à regretter que tous les loueurs ne voient pas la nécessité de présenter les petits comiques et que les directeurs de salles soient généralement forcés de les louer à l'aveuglette.

* *

Les nouveaux films. — La production la plus marquante de la semaine est, assurément celle de *Jealousy*, présenté par « Idéal » et dont les principaux interprètes sont Victor Sjöström — qui en est aussi le metteur en scène — Matheson Lang et Jenny Hasselquist. L'action se déroule presque en entier à bord d'un schooner. John Steen (Matheson Lang) horriblement jaloux d'un ancien amoureux de sa femme Dick (Victor Sjöström) décide d'emmener Mary dans ses voyages. Quand le bateau a déjà pris le large, il s'aperçoit que l'armateur a pris Dick comme second. Sa jalousie s'en trouve augmentée, car forcément Dick se trouve en rapports fréquents avec Mary et son enfant. Dick découvre que le schooner est chargé de poudre et en informe l'équipage. Les matelots veulent jeter la cargaison à la mer, mais John intervient et ordonne d'attacher Dick au grand mat pour être fouetté. Mary s'interpose et John de plus en plus jaloux la maltraite. L'équipage alors, se révolte : c'est John qui est attaché et Dick croyant Mary morte met le feu au bateau.

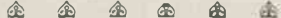
POUR VENDRE A L'ÉTRANGER IL N'EXISTE QU'UN SEUL MOYEN Y FAIRE DE LA PUBLICITÉ

Votre intérêt est donc d'utiliser

“ CINÉ-MUNDIAL ”

luxueux magazine cinématographique intéressant TOUT LE MONDE

Edité par “ Chalmers Publishing Co ” de New-York, la plus ancienne et la plus importante firme éditoriale du monde. Également éditeurs du “ Moving Picture World ” ainsi que plusieurs ouvrages techniques. 

CINÉ-MUNDIAL, dont le tirage est énorme, est le seul journal circulant dans tous les pays de langues espagnole et portugaise sans exception. 

Pour tous renseignements sur la publicité, abonnements, etc., s'adresser au seul agent pour la France :

J. GRAU-R.

(13, Rue Vinciguerra, à Fontenay-sous-Bois)

Une poupée d'enfant qu'il aperçoit soudain le rappelle à la raison et il veut éteindre le feu, mais la fumée le suffoque. Cependant Mary a pu délivrer John et c'est ce dernier qui les sauve tous y compris Dick. A peine se sont-ils éloignés dans les canots que le schooner saute. John se rend compte de ce que sa terrible jalousie a fait de malheurs, mais cette jalousie est bien morte, et Dick, infirme désormais, restera auprès de lui et de Mary et sera leur frère.

Cette production est très belle, bien qu'un peu dans le style américain : on préfère Sjöström quand il est tout à fait lui-même ; cependant cet excellent artiste, — on peut dire : ce maître — a donné, comme toujours, une impression d'art tant dans la mise en scène que dans l'interprétation de son personnage. Matheson Lang a parfois des tendances à être un peu théâtral, mais il est généralement bon. Quant à Jenny Hasselquist, elle nous repose de toutes les stars un peu... artificielles, auxquelles nous sommes habitués. Certaines grandes vedettes feront bien d'examiner son jeu et surtout son maquillage, elles ne pourront qu'y gagner.

* *

The Abysmal Brute est un bon film que les amateurs de boxe auront plaisir à voir. Le héros est représenté par Reginald Denny, un artiste anglais, qui a,

lui aussi émigré en Amérique. Pat Glendon a été élevé dans un village forestier et son père, un ancien boxeur l'envoie faire son entraînement. Bientôt Pat gagne un prix. Ayant eu l'occasion de sauver la vie du riche Langsler, il s'éprend de sa fille Marion ; mais lorsque celle-ci connaît sa véritable profession, elle se fiance à un homme d'affaires de son monde. Pat ne l'entend pas ainsi : il fait irruption chez Marion et après l'avoir forcée d'avouer qu'elle partage son amour, il l'emporte chez un pasteur.

« The Abysmal Brute » gagne ensuite un grand combat de boxe à l'issue duquel le jeune couple s'en va vers la forêt passer leur lune de miel.

J. T. FRENCH.



EN ALLEMAGNE

Les studios allemands continuent à attirer la clientèle étrangère, qui, sans doute, y compte trouver des avantages impossibles à se procurer dans d'autres pays, en raison du bas cours d'argent.

Inutile de rappeler le transfert des studios d'Ermolieff, de France en Bavière, ainsi que l'expatriation de plusieurs artistes-metteurs en scène de divers pays que j'ai déjà signalés, mais ne voilà-t-il pas qu'Emilio Ghione, connu sous le nom de Za La Mort, a également cru devoir secouer la poussière de ses sandales italiennes. Je suis curieux de voir l'effet que ce changement de milieu produira sur le public, car Za La Mort donnait à sa production un cachet exclusivement italien, parfois même un peu trop abracadabrante pour être goûté dans tous les pays.

Za La Mort a confié le rôle principal féminin à Fern Andra, une artiste qui a également tourné des scénarios extravagants dont « Genuine ».

Le film qui aura pour titre *La Perle de Cristal* et dont les premières prises de vues ont commencé au studio du Tempelhof de Berlin, appartenant à la « National-Film Cie », se passe dans une ambiance d'apaches.

* *

Le Ravin de la Mort ou *le Cavalier de la Pampa*, le second film qu'Albertini a tourné à Berlin avec le concours de Lya de Putti, vient de paraître. C'est naturellement dans le genre connu des Albertini-films de provenance italienne, avec de nouveaux trucs sensationnels. L'acrobate italien y accumule ses prouesses.

Lya de Putti s'est fait remarquer fort avantageusement dans un rôle nouveau. La réalisation technique mérite des éloges.

* *

« L'Union-Film Co » de Munich annonce la parution de son film *La Comtesse Vandières*, d'après une nouvelle historique d'Honoré de Balzac, portant le titre : *Adieu* et se plaçant en 1812.

Décidément les Allemands ont un faible pour l'Histoire de France qu'ils compulsent sans se lasser.

* *

La nouvelle chute du mark a entraîné une formidable majoration des prix de la pellicule vierge :

Agfa positive.....	1450 marks
Goerz positive.....	1430 —
Lignose positive.....	1400 —
contre 900 marks pour la période précédente.	
Agfa négative.....	2000 marks
Goerz négative.....	1925 —
Lignose négative.....	1900 —
contre 1400 marks pour la période précédente.	

* *

Le Journal *Der Kinematograph*, précédemment édité à Dusseldorf, actuellement à Berlin chez l'éditeur Scherl, a fait paraître son premier numéro. Il contient un article de tête qui donne un intéressant aperçu de la situation cinématographique allemande.

En voici le résumé :

« Le dollar monte. A la Friedrichstrasse on en suit les variations avec un œil sec et un œil mouillé. D'un côté l'espoir d'une accentuation de l'exportation, de l'autre la majoration en perspective des prix de la pellicule, des salaires et frais généraux.

La Lignose-Pellicule est un peu moins chère, mais cette concurrence n'est pas suffisante pour faire baisser le prix des autres.

Peu importe de savoir si la commission de la pellicule vierge a fait, oui ou non, son devoir en présence de cette nouvelle situation, mais il est un fait certain que la nouvelle Association des Industriels du film n'a pas donné signe de vie.

Quant aux loueurs, ils réservent également une surprise aux exploitants, sous forme de majoration des tarifs de location. Les Bavaïrois, qui tout récemment avaient fait bande à part, sont à présent les premiers à pousser à la roue.

L'HIRONDELLE D'ACIER

Mais l'éditeur de films n'est pas moins à plaindre que l'exploitant qui doit, du jour au lendemain, modifier ses prix d'entrée. Celui-là ne sait comment vendre sa marchandise en considération de l'extrême mobilité des prix, puisque vingt millions de marks du mois de janvier 1922 vaudront cinquante millions en août 1923.

Que valent donc 200% de dividendes attribués à des actions achetées il y a 2 ans?

Il en est de même des bilans des sociétés, établis sur les mêmes conditions d'instabilité monétaire.

La question du jour est finalement réservée à l'exportation. Avec un peu d'habileté, on fera de l'Allemagne le point central du marché européen. Déjà la plupart des affaires d'achat et de vente de films russes se traitent à Berlin. Les Italiens, en grand nombre, y élisent domicile.

Les possibilités de fabrication commodées et à bon marché nous amèneront des firmes anglaises, scandinaves et certainement aussi des françaises, quand l'horizon politique sera redevenu calme. A cela rien de nouveau, puisqu'avant la guerre « Pathé » et « Gaumont » l'avaient fait.

Alors on y produisait de la marchandise en vue du marché mondial; aujourd'hui on escompte aussi le cours de l'argent.

Le fabricant allemand en subit naturellement un préjudice. Par contre on lui apporte des avantages en raison du choix de ses metteurs en scène et artistes.

Il avait été question d'augmenter les prix de location des studios mis à la disposition des étrangers, mais cela constituerait une mauvaise propagande pour le film allemand.

Il faut, au contraire, conclut notre confrère, faire notre possible pour frayer la route à notre production, créer des bureaux transatlantiques, etc. Déjà en Amérique nous sommes à l'œuvre. Il ne s'agit pas d'une entreprise isolée, mais bien d'une organisation qui permettra à tout industriel du film d'avérer ses facultés de travail.

Nous en reparlerons dans un de nos prochains numéros ».

**

L'Index concernant le renchérissement général étant fixé à 12.605%, l'Association des loueurs a fixé à 10.000% la majoration des prix de location des films, sauf pour la Rhénanie et la Westphalie qui restent à 8.000%. Les prix pour la saison prochaine seront fixés sous peu par l'Assemblée générale de l'Association.

F. Lux.

Si vous voulez
acheter **UN CINÉMA**
PARIS-BANLIEUE-PROVINCE
Adressez-vous à
LA MAISON DU CINÉMA
50, Rue de Bondy - PARIS

EN AMÉRIQUE

Le Sens d'Humour. — Il est des gens qui ne savent certainement pas ce que signifie le mot « humour », n'en n'ayant jamais ressenti les effets, témoin cette Madame Eli Hosmer qui occupe à New-York un des fauteuils d'Anastasia et qui, à l'instar de cette aimable personne, aime à se servir de ses ciseaux. La victime, un comique de Hal Roach présenté par la maison « Pathé », était coupable d'un sous-titre s'adressant à un aviateur, lequel était chargé de faire disparaître un intrus : « Enlevez-le à 2.000 mètres de hauteur et jetez-le — après quoi il sera libre ». Madame Eli Hosmer a décidé que ce sous-titre pouvait inciter au crime.

Dans la même comédie on voit un chien déchirer le pantalon d'un homme — dans un bal — et mettre ainsi à nu, une des jambes de l'infortuné danseur.

Madame Eli Hosmer a été profondément choquée.

Ledit chien est ensuite attrapé par son ennemi et on lui attache à la queue une fusée de dynamite... Cette fois on comprend que Madame Eli Hosmer se soit émue... seulement le chien est projeté... dans la capote d'une voiture automobile et tombe gentiment près de son maître, aussi joyeux que lui de ces retrouvailles. Qui donc penserait un instant que la fusée attachée à la queue du brave toutou était réellement un engin de destruction? Il faut le « sens d'humour » de Madame Eli Hosmer pour avoir trouvé cela!

**

« Pathé » n'est pas content et fait appel du jugement de la bonne dame.

Rowland V. Lee dirige une production aux studios de la « Metro » : ce film intitulé *Desire* est interprété par John Bowers dans le rôle d'un jeune homme anti-musicien, mais qui s'entête à prendre des leçons de violon parce que la fille de son professeur est si exquise...

Seulement les sons tirés du violon par John Bowers ont le don de rendre Rowland Lee presque fou.

Marguerite de la Motte a bien proposé pour arranger les choses, que tous, metteur en scène et acteurs, se mettent du coton dans les oreilles : il en faudrait trop et le coton n'est photogénique que lorsqu'il représente de la belle neige. Alors Edward Connelly a trouvé le remède : les cordes du violon bien graissées de fard ne vibrent plus et John Bowers peut râcler son instrument aussi longtemps qu'il est nécessaire sans que l'harmonie du film en soit troublée.

**

Douglas Fairbanks dans le Conte d'une Nuit Orientale sera certainement le plus beau film réalisé par Douglas Fairbanks. Le grand artiste paraîtra dans son prochain film sous les traits d'un brigand arabe! Il s'est en effet définitivement décidé à commencer la réalisation à l'écran d'un conte oriental à la manière de ceux des Mille et une Nuits.

Le Film

des

Elégances Parisiennes

ORGANE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA MODE



Monique CHRYSES



André LUGUET
du Gymnase



Jeanne HELBLING

*sont les Trois principaux Interprètes
de la charmante Comédie*

MÉTAMORPHOSE

ÉDITÉE PAR

Le Film des Éléances Parisiennes

ORGANE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA MODE

RÉALISÉ PAR
TONY LEKAIN

PHOTOGRAPHIE DE
G. LAFONT

Le Film des Éléances Parisiennes

ORGANE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA MODE

continuant sa production, prépare :

LE FILS PRODIGUE

DÉLICIEUSE COMÉDIE INTERPRÉTÉE PAR

M^{me} M. CHRYSES. M^{lle} J. HELBLING. M. A. LUGUET. du Gymnase,
ET



Janine BLANLEUIL, Jean-Paul DE BAERE

Le Film des Élégances Parisiennes

ORGANE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA MODE

édite tous les mois, avec le concours
des plus importantes Maisons de
Couture, de Modes et de Nouveautés

UN FILM

qui sera l'unique document officiel de

LA MODE A PARIS



Loueurs!

Hâtez-vous de vous assurer l'exclu-
sivité pour votre Pays, c'est un gros
atout que vous aurez entre les mains.



LE FILM DES ÉLÉGANCES PARISIENNES

DIRECTEUR : Alex. NALPAS

16, Rue Grange-Batelière, 16

Téléph. { BERGÈRE 43-21
GUTENBERG 30-30

PARIS

Télégr. ALNALPASLA

R. BLITZ, 66, Boulevard Rochechouart, Paris.

On va commencer à tourner les premières scènes sous la compétente direction du metteur en scène Raoul Walsh. Au nombre des décors que l'on construit actuellement un surtout se fait remarquer par la grandeur de sa structure et par l'imposante étendue de terrain qu'il occupe, ce décor doit représenter la ville de Bagdad ainsi qu'elle est décrite dans les contes des Mille et une Nuits. Le rôle de la princesse arabe sera tenu par Evelyn Brent, artiste que Douglas Fairbanks a engagé par un brillant contrat de trois ans.

**

Le nouveau film de Mary Pickford connu jusqu'ici sous le nom de *Rosita*, vient d'être doté d'un titre définitif : *La Chanteuse des Rues* (The Street Singer).

**

Marjorie Daw qui fut pendant plusieurs années la « leading-lady » de Douglas Fairbanks et que l'on vit dernièrement dans *Sa Majesté Douglas* vient de se marier avec Eddie Sutherland, le régisseur de Charles Chaplin. La bénédiction nuptiale eut lieu au « Pickfair » à Beverly Hills où Mary Pickford et Douglas Fairbanks donnèrent un grand banquet en l'honneur des nouveaux époux.

Eddie Sutherland tourne actuellement *Opinion Publique*, avec Charles Chaplin et Marjorie Daw est la star d'un film que l'on tourne aux « United Studios ».

**

Le metteur en scène français René Plaissety vient d'arriver à Hollywood. Il a été reçu dès son arrivée dans la capitale mondiale du film, par Mary Pickford et Douglas Fairbanks. René Plaissety s'est vivement intéressé aux travaux des deux fameux stars et il a eu le privilège d'assister au filmage des essais photographique des costumes et des décors orientaux que Douglas utilisera dans son prochain film.

**

Il est devenu rare de ne pas rencontrer dans une importante troupe cinématographique quelques princes, lords ou marquis ! Mary Pickford se montre très fière d'avoir dans sa troupe actuelle un Lord anglais et un Duc italien. Il s'agit de Mario Carillo dont le nom véritable est Duc Mario Carrachola et du Lord anglais, Glerawly qui jouent tous deux des rôles secondaires dans *La Chanteuse des Rues*, que Ernest Lubitsch met actuellement en scène aux « Pickford Studios » à Hollywood.

**

Depuis longtemps les artistes cinégraphiques se plaignent de ce que des individus n'ayant aucun droit à ce titre se l'approprient pourtant. Bien souvent, au

tribunal, sur le banc des accusés, se trouvent de prétendus acteurs de cinéma et cela contribue à répandre les mauvais bruits qui circulent sur la colonie de Hollywood. « Warner Brothers » vient de se mettre à la tête d'un mouvement, pour empêcher ces abus. M. Warner propose que chaque artiste cinégraphique ait une sorte de carte d'identité avec photographie prouvant ainsi qu'il ou qu'elle fait partie de la Corporation.

**

Jack Holt le héros de *La Hantise du Désert blanc* est une nouvelle vedette très populaire en Amérique. La loi des types le cantonna durant plusieurs années dans les rôles de « vilain » à jouer le traître et à subir le juste châtimement de ses méfaits. Jack Holt fut, cinématographiquement, pendu trois fois, électrocuté cinq, assommé par les poings du héros dans un nombre incalculable de films. Devenu héros à son tour, il connaîtra les joies d'épouser invariablement l'héroïne, à la fin de l'histoire.

**

Les Nouveaux Films. — *Jacqueline* ou *Blazing Barriero*. — Tirée du roman populaire de James Oliver Curwood, cette production sera surtout goûtée de ceux qui aiment les grandes émotions : Raoul, fils adoptif des Rolands, aime leur fille Jacqueline. Cette dernière va faire une visite à Québec et y rencontre Henri Dubois qui est lié à Li Chang. Il revient avec elle et se fait nommer directeur d'une exploitation forestière. Le Chinois l'y suit. Raoul est jaloux et ne tarde pas à découvrir la vraie nature d'Henri. Cependant il fait taire son cœur et quand la forêt prend feu, il sauve Henri au péril de la vie, pour le rendre à Jacqueline. Mais une fois le danger passé, il a le bonheur d'apprendre que c'est lui qu'on aime.

La mise en scène ne manque pas d'intérêt bien que des forêts en feu aient paru dans bien des films dernièrement. L'interprétation contient une longue liste de noms connus : Marguerite Courtot, Lew Cody, Sheldon Lewis, etc...

**

Three jumps ahead (Trois sauts en avance), présenté par « Fox » est le dernier film de Tom Mix et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que cet excellent artiste est encore en progrès. Son genre est et restera forcément populaire, car les cow-boys ont toujours eu, de par leur audace et leur adresse, la faveur du grand public ; mais, Tom Mix joint à ces deux qualités une gaieté humoristique qui lui est propre.

Ici, comme toujours, nous le voyons dans un rôle de justicier énergique... mais au cœur tendre, ce qui fait qu'après avoir abandonné un malfaiteur à ses ennemis, il se précipite à son secours lorsqu'il apprend que cet homme est le père de sa bien-aimée.

Comme toujours le beau cheval de Tom Mix joue

un rôle important dans cette production et nous voyons cheval et cavalier franchir un ravin avec une aisance qui surprend et ravit.

* *

Vanity Fair (La Foire aux Vanités). — Le roman de Thackeray a été réalisé par Hugo Ballin pour la « Goldwyn ». Certainement, M. Ballin a fait du bon travail et le seul reproche que l'on puisse lui adresser est d'avoir choisi cette histoire si difficile à condenser en un film. Il en résulte des longueurs auxquelles le dialogue manque lamentablement; c'est le style de Thackeray qui a fait la popularité du roman — non l'action.

Mabel Ballin a fait de son mieux pour rendre Becky Sharp intéressante : elle y parvient parfois, mais George Walsh n'a guère d'occasion de faire voir son talent dans le rôle du jeune Rawdon Crawley.

L'interprétation est généralement satisfaisante. Eleanor Boardman est une jolie Amelia, tandis que Robert Mack donne la note humoristique dans le rôle de Sir Pitt Crawley, qui essaie d'obtenir une troisième femme en la personne de cette flirteuse Becky.

* *

Petites Nouvelles. — Thomas Meighan tourne *Homeward Bound*.

— Ralph Ince a terminé *Leah Kleschna*, dont Dorothy Dalton est la protagoniste.

— Marguerite Courtot jouera *The Steadfast Heart*.

— Douglas Fairbanks fils est à New-York en route pour Hollywood où il va tourner une série de films.

— « Famous-Players » parle de ne faire que cinquante-deux productions la saison prochaine :

— C'est probablement Greta Ekman qui tournera *Ben-Hur*.



LE FILM EN SUÈDE

Voici quelques renseignements sur les films que prépare la « Svenska ».

Le grand intérêt de l'année va au film que commence actuellement Mauritz Stiller. Ce sera le plus grand film qu'on aura jamais fait en Suède et peut-être en Europe. Le sujet est emprunté à l'ouvrage le plus important du célèbre auteur suédois Selma

Lagerlöf : *La Légende de Gösta Berling*. C'est le livre suédois que l'on connaît le mieux à l'étranger et qu'on lit dans tous les pays civilisés. On peut se faire une idée de la grandeur que revêt ce film quand on sait qu'il comporte une trentaine de rôles importants.

Cependant *La Légende de Gösta Berling*, n'est pas le seul grand film que prépare cette année la « Svenska ». Le régisseur russe Dimitri Buchowetzki est en plein travail avec son film : *Le Carrousel*. La prise de vues est à présent finie pour Berlin et le film sera continué à Paris et à Stockholm. C'est une œuvre grandiose dont l'action se déroule dans un milieu moderne et dont le sujet — la lutte fiévreuse pour la conquête du bonheur, de l'argent et de l'amour est inspirée directement de la vie fiévreuse des êtres d'aujourd'hui. Pour rendre la mise en scène aussi réelle et grandiose que possible on n'a épargné aucun frais et pour les grandes scènes, on a pris des arrangements d'une splendeur exceptionnelle.

Selon toute probabilité *Le Carrousel* fera sensation sur le marché international, car c'est un film international par excellence. La maison qui le crée est suédoise, le régisseur russe, l'arrangeur du scénario hongrois, les photographes suédois, l'actrice qui interprète le premier rôle, Mme Aud. Egede Hissen est norvégienne et l'un des rôles d'homme est confié à M. Alphonse Fryland, autrichien. A cela il faut ajouter que l'action du film se déroule en quatre différents pays : la Suède, la France, l'Allemagne et la Suisse.

Outre ces deux grandes œuvres, la « Svenska » prépare cette année une série de comédies joyeuses et pleines de lumière dont les finesses sauront certainement plaire au public.

Trois des régisseurs de la « Svenska », M. John Brunius, M. Gustave Molander et M. Gustave Edgren travaillent, à présent, chacun pour un film de ce genre dans les superbes ateliers que la « Svenska » possède à Stockholm. Tous les rôles sont interprétés par des artistes de valeur.

Ainsi le public verra dans l'un des films Einar Hansson dont le début fut si heureux dans *Le Vieux Manoir*. On fera en outre connaissance avec un des meilleurs acteurs suédois, M. Nils Persson. Le jeu savant et raffiné de cet acteur font de lui un des piliers du Théâtre Dramatique Royal, et depuis des dizaines d'années, il est dans notre pays le meilleur interprète de Molière.

Nous reviendrons sous peu avec d'autres détails sur les nouveaux films en préparation.

L'HIRONDELLE D'ACIER

UNE DATE !

SALLE MARIVAUX

VENDREDI MATIN, 8 JUIN, à 9 heures 45 précises

Vous verrez !

Folies de Femmes

(“ FOOLISH WIVES ”)

LE GRAND SUCCÈS MONDIAL

qui vous sera présenté par

les Directeurs de “ L'UNIVERSAL - FILM ”



UNIVERSAL
FILM

12, Rue de la Tour
des Dames (9^e)

CE QUE L'ON DIT DE NOUS

Le choix des programmes

De M. Lucien Wahl dans L'Information :

Voilà bien longtemps qu'il est ici question « des publics » plutôt que du « public », et que l'on y déplore l'insuccès d'excellents films dont le seul tort est de négliger les chemins battus. Sans doute ils n'ont pas tort, ceux de nos confrères qui disent : « Les essais qui coûtent trop cher doivent être évités », mais a-t-on fait tout le possible pour les amortir, ces tentatives plus ou moins originales ? Combien de fois n'avons-nous pas entendu, après une présentation, un directeur s'écrier : « Des films d'art, j'en ai assez. J'ai donné tel ou tel drame, il a été sifflé le premier jour ; le second, ma salle était presque vide. Il me plaisait à moi, ce film, mais ce n'est pas avec lui que je pouvais payer mes contributions ! Je veux des choses « public », même si elles sont idiotes. » On vous comprend, directeur, on sait que vous êtes un commerçant et il serait honteux de vous demander d'aller contre vos intérêts ; mais avez-vous essayé vraiment d'attirer les gens capables d'apprécier le film que vous-même estimez et qui n'a pas fait recette. Car vous ne vous prétendez pas le seul à aimer ce film-là ?

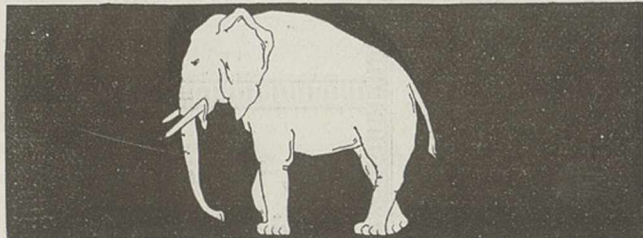
Or, une importante revue, qui s'adresse particulièrement aux directeurs, aux éditeurs, *La Cinématographie Française*, affirme, par la plume de son rédacteur en chef, M. Paul de la Borie, qu'il y a deux publics : « Celui qui demande uniquement au cinéma la distraction d'une heure et qui prend place devant l'écran avec une mentalité un peu puérile, et celui qui vient au cinéma sur la réputation qu'on lui a faite d'innover une formule d'art. »

Comment les directeurs pourraient-ils toujours satisfaire ces deux publics ? Ils risquent de perdre de leurs habitués en abandonnant la routine, mais en ne la quittant pas, ils finissent par lasser beaucoup de gens et n'attirent pas de nouveaux spectateurs.

La spécialisation des salles n'est peut-être pas, comme le croit M. Paul de la Borie, un leurre, mais elle est hérissée de difficultés parce que, en effet, la proximité d'un cinéma est un attrait et que dans tous les quartiers il y a plusieurs espèces de public. Mais comme notre confrère a raison de faire appel aux directeurs, à tous ! Oui, qu'ils se tournent vers le public un peu raffiné, je dis « un peu », car il n'est point nécessaire de se complaire aux problèmes transcendants pour détester le cinéma banal et périmé. Combien de films intéressants, depuis trois semaines, ont été présentés ? Trois ou quatre au maximum. Pourtant quelques autres trouvent des clients. Si le gros public doit s'effaroucher d'une audace, qu'on le prévienne — lorsqu'on en est capable — par un bref commentaire verbal, que des directeurs annoncent pourquoi tel film a été réalisé. Ainsi le spectateur s'étonnera moins. Quant au public plus fin, il reconnaîtra la valeur d'un effort.

Il y a un risque ? Sans doute, *La Charrette fantôme*, acclamée ailleurs, a été sifflée à Paris. Le « Colisée » vient de donner *Vanina* que certains ont huée et d'autres admirée. *Fièvre* et *La Femme de nulle part* ont été applaudies à Genève, après avoir été peu projetées ici.

LES GRANDS VOYAGES CINÉMATOGRAPHIQUES



En attendant mieux, que les directeurs choisissent des films à formule neuve parmi les plus courts, ils ne risqueront pas alors d'éloigner leur clientèle et attireront peut-être d'autres gens. On va leur présenter la *Souriante Madame Beudet*, dont je vous ai dit le bien que je pense, nous verrons combien choisiront cette comédie courte, originale, forte et qui bouscule un peu la tradition.

L'Organisation

De M. Jean Hervé dans L'Avenir :

Malgré l'indifférence avec laquelle les dirigeants du cinématographe français (si l'on peut appeler diriger laisser aller la barque au gré des courants) accueillent les doléances et les avertissements de ceux qui aiment cet art, il y a deux faits qui, cette semaine, devraient attirer leur attention. Ce sont les engagements de Max Linder et son metteur en scène Hervé, et de Jacques Feyder par la Société Autrichienne.

Il semble extraordinaire, à première vue, que l'Autriche, dans son état actuel, puisse faire un effort qu'en France on se déclare dans l'impossibilité d'accomplir. On ne pourra pas objecter que dans leur pays les Autrichiens auront suffisamment de salles pour récupérer leurs capitaux, ils doivent donc avoir une organisation commerciale à l'étranger ; je me demande pourquoi les commerçants du cinéma français n'ont pas cette organisation ?

Les Directeurs

De Robert Spa dans Le Figaro :

Quand un metteur en scène a réalisé un film, c'est-à-dire quand il est parvenu aux prix d'efforts inimaginables à vaincre toutes les difficultés, toutes les embûches, toutes les erreurs répandues sur son chemin ; quand le film, enfin au point, réglé, rythmé à une image près, sort de l'usine, après un bon tirage, une bonne teinture, aux endroits où le producteur la désirait.

Quand ce film arrive au palace quelconque, où il sera présenté au public, le grand juge, on pourrait croire que le réalisateur n'a plus rien à craindre du sort.

Il n'en est rien, et c'est au contraire à cette dernière étape qu'il lui faut redouter le pire.

En effet, s'il y a des directeurs de salle intelligents, artistes, connaissant le métier, le public, le cinéma, sachant distinguer un bon film d'un mauvais, il en est malheureusement d'autres, en trop grand nombre, qui, loin d'avoir les qualités indispensables, ont, au contraire, les défauts contraires.

Et cela semble inimaginable, si l'on songe aux pouvoirs illimités que l'état de choses actuel donne à ces directeurs. Ils peuvent, en effet, couper où bon leur semble, enlever telle scène qui ne leur plaît pas, faire sauter telle partie jugée (par eux) inutile, agir enfin en suprême censeur, tout comme un éditeur le ferait, en enlevant un chapitre quelconque du livre qu'il imprime.

Faut-il faire remarquer qu'il ne reste plus rien après ces mutilations faites sans aucun discernement, non seulement de la conception de l'artiste, qui a, quoiqu'on en dise, sa valeur, mais même du rythme et de la cadence, obtenus parfois si difficilement ?

On a du mal à penser qu'une telle chose existe...

Machinistes

De Pierre Gilles dans Le Matin :

Marie-Antoinette, dans son charmant petit théâtre de Versailles où, aujourd'hui, il pleut, faute de crédits suffisants pour réparer la toiture, employait, comme machinistes des gabiers de

la marine, jugeant que ces spécialistes des câbles étaient tout indiqués pour manœuvrer les treuils et les poulies nécessaires au fonctionnement des décors.

Le machiniste des studios modernes, lui, n'est pas gabier, mais il en remonterait au plus agile marin, car le théâtre de prises de vues est gréé comme un cuirassé, avec des passerelles, des échelles de fer, des poutres entrecroisées, qui forment au-dessus du plateau un enchevêtrement aérien.

Le machiniste a un uniforme, il est vêtu d'un bleu, qui n'a été bleu qu'une fois, quand il l'a acheté... Il est toujours chaussé de pantoufles et passe en travers de sa ceinture une arme redoutable quant au potin qu'elle fait : cette arme a nom marteau, et rend, en effet « marteau » le metteur en scène par les coups qu'elle lui porte au cerveau. Avec ce marteau le machiniste ne cesse de planter des clous qu'il extirpe délicatement d'une réserve secrète placée dans sa joue gauche.

Les décors de cinéma sont divisés en plusieurs parties, nommées feuilles. Ces feuilles sont transportées délicatement par les machinistes. Il ne faudrait cependant pas croire que la chute des feuilles n'a lieu qu'en octobre.

Le machiniste méprise la star parce qu'il la trouve trop « maniérée ». Il lui préfère de beaucoup les utilités qu'il connaît depuis toujours et qu'il a vues débiter à l'Ambigu il y a vingt-cinq ans, car, avant de faire du cinéma, il se promenait dans les cintres avec le pompier de service, et c'était le bon temps, car il ne travaillait que le soir, et l'après-midi il devisait gaiement avec la concierge du théâtre.

Le rival le plus direct du machiniste est l'électricien. Celui-ci est une sorte de dieu qui fait jaillir du courant à 40 francs l'heure, et qui a en sa possession 2.000 ampères. Il est le maître de la situation, fabrique du soleil, des nuits d'orage, blondit les femmes et peut vieillir en trente secondes un jeune premier de trente ans en descendant de 30 centimètres trop bas un plafonnier carré.

L'électricien montre rarement ses yeux, qu'il abrite, pour se protéger des rayons ultra-violets, derrière de grosses lunettes noires. On ne sait donc pas ce qu'il pense. Il parle d'ailleurs fort peu et s'exprime dans un langage technique intraduisible. Comme il rôde toujours autour des lampes à vapeurs de mercure, il a un teint verdâtre qui le fait ressembler à un personnage de l'Au-Delà. Quelquefois l'électricien grimpe le long d'une petite échelle pour manœuvrer un immense projecteur « Sunlight », avec lequel il fait des signaux à une lointaine petite barque, qui n'arrivera probablement jamais au port.

Le machiniste et l'électricien se retrouvent à l'heure du raccord. Ils fraternisent alors et échangent des réflexions sur le caractère du metteur en scène. C'est un point sur lequel ils se mettent facilement d'accord. Si ce dernier a offert la tournée, leur opinion peut rapidement varier dans le bon sens... Ce sont en tout cas, deux auxiliaires précieux, dont l'utilité se fait sentir au cours de l'exécution du film ; ils sont d'autant plus méritants qu'ils sont ignorés du public. Rendons-leur la part de succès à laquelle ils ont droit.

Superlatifs

De M. Emile Vuillermoz dans Le Temps :

M. Marcel L'Herbier, que je croyais doué d'une philosophie plus souriante, a cru devoir manifester publiquement une éloquente irritation parce qu'une partie de la critique cinématographique l'avait raillé de son empressément à se parer du titre de « superviseur ». Le délicat poète de *L'Enfancement du mort* apporte dans sa défense une aigreur vraiment inattendue.

Le brillant « cinéaste » que nous avons si souvent couronné de fleurs a bien tort de se fâcher. En perdant son sang-froid, il a perdu son procès. Il n'a pas compris, en effet, le sens exact des ironies qui ont chatouillé désagréablement son épiderme délicat. C'est en vain qu'il se place sur le terrain de la philologie pour défendre les droits du néologisme dans la cinématographie. La question n'est pas là. On n'a jamais dénié à un art qui nous

apporte une technique absolument nouvelle le droit de recourir à une terminologie spéciale.

Lorsque M. Marcel L'Herbier a inventé le verbe « visualiser » pour désigner la transposition plastique d'un thème littéraire, nous n'avons jamais songé à l'en blâmer. Ce qui nous a paru un peu fâcheux chez ce metteur en scène d'avant-garde, à qui nous sommes si reconnaissants de ses efforts pour enrichir l'écran d'un style français raffiné et subtil, ce n'est pas son audace verbale, c'est, au contraire, sa timidité. Le mot « superviseur » fait partie du pauvre bagage linguistique des firmes américaines. *Superviser* un film, présenter un *superfilm*, organiser une *superproduction* sont des expressions prétentieuses d'agents de publicité, qui ne devraient pas sortir du vocabulaire des professionnels de la réclame. Il nous a paru déplaisant de voir le fin lettré qu'est l'auteur de *Don Juan* et *Faust* réclamer avec tant d'apréhension le droit d'annexer un tel jargon à son beau langage et inscrire avec tant de satisfaction un titre aussi inélegant sur ses cartes de visite.

Le parti pris de grossissement de l'industrie cinématographique américaine a engendré dans tous les pays une dangereuse folie de la surenchère. On ne s'intéresse plus maintenant qu'aux « grands » films, en donnant à ce mot un sens tout à fait puéril et grossier. Nous avons tout intérêt à réagir contre une conception aussi primitive. La France ne peut pas combattre, au cinéma, dans la catégorie des « super », qui est celle des poids lourds. Voilà pourquoi nous aurions aimé voir M. Marcel L'Herbier laisser aux Américains l'orgueil de *superviser* des films et même des superfilms, qu'ils construisent comme leurs ingénieurs construisent des super-dreadnoughts, et mettre toute sa lierté à continuer à nous donner, comme il l'a fait jusqu'ici, de belles œuvres fortes et délicates où brillerait sans étiquette toute l'ingéniosité de son super-talent.

Le Cinéma piétine

De Boisypvon dans L'Intransigeant :

Il faut avouer que la composition cinématographique n'offre guère de facilités à la révélation des jeunes talents.

L'écrivain qui sent gratter dans son cerveau les fourmis du génie et sent le chef-d'œuvre à portée de sa plume, n'a qu'à acheter une main de papier et une bouteille d'encre. Pour six francs il peut étonner le monde.

Il n'en faut qu'un peu plus au compositeur de musique, parce que le papier rayé coûte davantage.

L'artiste peintre est obligé de faire quelques frais supplémentaires. La couleur, la toile, les modèles se paient assez cher. Toutefois, pour deux cents francs, il lui est possible de prouver que toutes les écoles se sont trompées et qu'il détient, lui, la vérité unique au bout de son pinceau.

Le compositeur de film qui veut donner l'essor à son génie doit d'abord trouver deux cent ou trois cent mille francs, et encore à condition que son génie ne l'entraîne pas dans des reconstitutions coûteuses.

On conçoit que dans ces conditions le cinéma ne soit pas précisément la couveuse des talents audacieux. On peut même se demander comment des jeunes metteurs en scène, qui sentent la nécessité de sortir de la production banale, trouvent des commanditaires qui consentent à risquer sur eux un capital important. Il en est donc qui ont la foi, qui comprennent et qui font crédit au talent possible ou probable.

Ce ne sont point des sots ou des illuminés, ce sont peut-être des gens qui jouent sur le cinéma de l'avenir.

L'exploitation cinématographique obligatoire est, du reste, préjudiciable à l'effort artistique du cinéma. Une pièce de théâtre, même si elle n'est pas jouée, peut se lire ; un film, lorsqu'il est fait, doit être vu. La présentation sur l'écran est la seule diffusion qui lui soit offerte. Or, elle ne s'offre pas toujours.

Et c'est pourquoi peut-être le cinéma piétine un peu et que bien des hommes qui lui seraient utiles en sont écartés.

Miss Constance BINNEY

DANS

LA COUPE MAGIQUE

Délicieuse Comédie sentimentale en 5 actes

"Educational"

LA RÉGION DES LACS DE L'ONTARIO

Documentaire

"Christie Comedies Specials"

UNE SURPRISE PEU BANALE

Comique en 2 parties

N. B. --- Ces Films seront présentés le Samedi 9 Juin, au Ciné Max-Linder, à 10 heures précises du matin

EN LOCATION AUX

Téléphone : Archives 12-54

Cinématographes HARRY

158^{ter}, Rue du Temple, PARIS

Adr. télég. : Harrybio-Paris

SUCCURSALES

RÉGION DU NORD 23, Grande Place LILLE	RÉGION DE L'EST 6, rue St-Nicolas NANCY	ALSACE-LORRAINE 5, r. du Vieux-Marché-aux-Vins STRASBOURG	BELGIQUE 97, rue des Plantes BRUXELLES	RÉGION DU CENTRE 8, rue de la Charité LYON
RÉGION DU MIDI 4, cours St-Louis MARSEILLE	AGENCE D'ALGÉRIE M. LECA, 3, r. du 4-Septembre ALGER	AGENCE DE SUISSE Etabl. GAUMONT, 12, b ^d du Théâtre GENEVE	RÉGION DU SUD-OUEST 20, Rue du Palais-Gallien BORDEAUX	TOULOUSE 8, rue Dutemps TOULOUSE

Pour que le Cinéma soit un Art

De M. Marcel Selver dans Le Gaulois :

Il semble bien que Lamennais, parlant de la danse (*Esquisse d'une philosophie*, t. III, liv. VIII, chap. VI), ait donné, par anticipation, une des plus heureuses définitions de ce que sera l'Art cinématographique. « La danse, dit-il — mais lisez ici : le cinéma — ou le mouvement rythmique qui manifeste l'ordre à la fois dans l'espace et dans le temps, lie la sculpture et la peinture, expression de l'ordre dans l'espace, à la musique et à la poésie, expression de l'ordre dans le temps ».

Ce qui caractérise en effet le plus nettement la cinégraphie, c'est son besoin latent de participer à peu près également des six arts, ses aînés. Se développant à la fois dans l'espace et dans le temps, elle apporte encore au mouvement la qualité de permanence, de durée, que la parole et par suite l'écriture donnent à l'idée.

L'art cinématographique serait donc, en principe, l'art d'exprimer les émotions et les sentiments par des images animées. (Quelle chose, le mouvement en plus, comme ce que certains peintres dénomment dédaigneusement : la peinture littéraire.)

En quoi les films qu'on nous présente s'éloignent-ils de cette définition ?

En cela, je crois bien que, pour la plupart, ils reproduisent tout, mais n'expriment rien.

Les « motifs » généralement traités en cinégraphie ne sont guère inspirés que par les mouvements apparents des êtres et des choses. Des personnages courent, sautent, ouvrent des portes, les ferment, mais aucun choix ne tente de sélectionner, parmi tant de gestes, ceux uniquement qui ont une signification intérieure. Il faut toucher l'âme. Quand on touche l'âme, on atteint le Beau.

Le cinéma prête, pour l'instant, à la fois dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre matériel, à la critique à laquelle prêtait déjà sa sœur aînée, la photographie : l'un et l'autre se contentent trop souvent d'aboutir à une reproduction trop mécanique de la réalité.

Aussi bien ce sont ces deux inventions qui nous ont fait le plus vivement sentir combien l'imitation, but initial des arts, devait nécessairement s'orner d'autre chose, en quoi consiste l'apport personnel de l'artiste.

Cet apport, l'artiste peut le fournir à la cinégraphie aussi bien qu'aux autres arts. Nous savons tous des peintres, des sculpteurs, des musiciens qui ne sont point des artistes mais de bons artisans. Il suffit cependant de quelques hommes de talent pour conserver aux arts la considération à laquelle ils ont droit.

Il peut déjà suffire des rares cinégraphistes compréhensifs qui dès maintenant ont fait preuve d'un don inné à choisir leurs thèmes, à les « découper » (le plus juste terme du vocabulaire cinématographique) et à styliser leurs images, pour qu'on ne refuse plus à la cinégraphie ce en quoi, en fin de compte, se résume l'Art : la faculté d'interprétation.

Le Public

Du Grand Echo du Nord de Lille :

J'ai rencontré M. Tout-le-Monde et je lui ai posé ces quatre questions :

Qui, par ses achats, permet à l'éditeur de films de vivre et de récupérer tout ou partie de ses capitaux ?

— Le loueur.

Qui fait vivre, prospérer, gagner de l'argent au loueur de films ?

— Le directeur du cinéma !

Qui fait gagner de l'argent au directeur de cinéma ?

— Le public !

Qui s'occupe du public ?

— Personne !

Ainsi donc, de l'aveu de M. Tout-le-Monde, des goûts du public, personne ne s'en occupe. Le public lui-même il n'a que trois choses à faire : entrer, payer et se taire.

Eh bien ! non. Le public ne veut plus se taire, ni se laisser faire. Depuis un an, en diverses manifestations, il a déjà donné des indications à ceux qui ont su les comprendre.

Les a-t-on comprises ?

A-t-on seulement essayé de les comprendre ?

Je n'en crois rien.

Car il est une chose curieuse dans l'industrie cinématographique, c'est l'insouciance, l'indifférence, la « cristallisation » des dirigeants qui semblent tous être des égoïstes.

En dehors de ce qu'il édite, l'éditeur ne connaît rien, ne veut rien connaître. En dehors de ce qu'il loue, le loueur ne connaît rien et ne veut rien savoir.

Si vous dites à celui-ci : « X... a édité un beau film ». Et à celui-là : « Y... met sur le marché telle production réputée ». Ils vous regarderont sévèrement... puis éclateront de rire.

Qu'est-ce que ça peut bien leur faire !... Cette production ! mais ils n'en ont pas voulu, même pour rien !...

Et, de se croire infallibles, ils en arrivent à ce résultat : Trois metteurs en scène ont tourné presque en même temps le même sujet. L'un, avec une vedette sur un scénario quelconque. L'autre, avec des artistes quelconques sur un bon scénario et le troisième, quand il sortira son film qu'il a commencé avant les deux autres, il aura l'air de les avoir plagiés.

On veut que le public continue à aimer le cinéma comme il l'a fréquenté pendant la guerre, à une époque où la concurrence théâtrale était nulle et l'on ne semble rien faire pour cela. On estime qu'il doit dévotement venir toutes les semaines à la « messe visuelle » et l'on ne s'inquiète pas du « prédicateur ».



L'HIRONDELLE D'ACIER



SCENARIOS DES PRINCIPAUX FILMS DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE

DEUX AMOURS

Exclusivité « Pathé »

Le hasard mène le monde et le hasard est souvent cruel... Quand deux jeunes gens partent, la main dans la main, pour cette longue et pénible route qu'est la vie, ils croient avoir tout prévu pour protéger leur bonheur, et du hasard, ce grand facteur de douleur ou de joie, ils ne tiennent aucun compte.

Après s'être isolés, pour mieux protéger leur amour, dans les solitudes du Canada, Geoffrey Arnold et Anita Jackson sûrs l'un de l'autre, croyaient bien qu'aucune force humaine ne pouvait troubler leur félicité. Cependant, deux mois environ après leurs noces, le hasard commença de travailler à leur insu contre eux. Geoffroy dut faire un voyage à la ville la plus proche et Anita resta seule.

Geoffrey n'était pas parti depuis une heure que chez lui quelqu'un frappait à la porte... une femme entra. Cette femme venait de la ville et Geoffrey aurait dû la croiser en chemin, le hasard s'était arrangé pour qu'il n'en fut pas ainsi et Geoffrey ne se doutait pas le moins du monde de la dangereuse visite que recevait Anita. Celle qui se présentait chez la jeune femme, s'appelait Clara, et prétendait tout simplement être la femme de Geoffrey Arnold, odieusement abandonnée par lui, disait-elle! Elle rit avec insolence quand la pauvre petite Anita déclara ne la point vouloir croire et prétendit avoir été elle-même légitimement épousée.

— Il s'est moqué de vous, il est toujours le même, il ne changera jamais, fit Clara en s'esclaffant.

Et faisant entrer un vieil homme qui attendait au dehors, dans le traîneau, elle le pria d'affirmer à la jeune femme, la vérité de ce qu'elle venait d'avancer. Là-dessus, elle s'installa dans la place comme si elle se trouvait chez elle, faisant comprendre à sa rivale qu'elle était vraiment de trop!

Il n'y avait pas besoin de tant en faire pour convaincre la naïve et sensible Anita... Reculant en pleurant, elle s'enferma dans sa chambre sans même songer à lutter.

Le soir tomba. Geoffrey, après avoir terminé ses affaires, revint vers le home. En y voyant Clara, il comprit immédiatement le drame, et se jeta dans la chambre d'Anita! Hélas, la chambre était vide... malgré la terrible tempête de neige

qui commençait à souffler au dehors, Anita s'était enfuie; son alliance, jetée à terre, révéla à Geoffrey l'état d'âme dans lequel elle avait quitté la maison. Ah! comme il payait d'un coup ses faiblesses d'autrefois!... Cette Clara avait menti certes en se disant sa femme, mais ne l'avait-il pas longtemps fait passer pour cela, n'avait-il pas, lui-même préparé le mensonge de cette aventurière. Certes avant d'épouser Anita, il avait tout fait pour se libérer, il avait même reçu peu de temps auparavant une lettre qui le rassurait tout à fait.

« Mon cher Geoffrey, disait la lettre, n'ayez aucune inquiétude au sujet de Miss Clara, elle a accepté vos 10.000 dollars et part pour l'Angleterre. Quand reprendrez-vous contact avec la civilisation. »

Votre ami,
J. B. Newman.

Ainsi Clara avait bien reçu les 10.000 dollars, mais elle était restée dans le pays.

Avec au fond du cœur la haine de son passé, Geoffrey chasse l'intruse et le faux homme de loi qui l'accompagnait, de façon à lui ôter à jamais l'envie de revenir, et part dans la neige; il allait retrouver Anita, il lui expliquerait tout, le bonheur renaîtrait dans la petite maison.

Hélas, les éléments déchaînés eurent raison de Geoffrey, le soir il rentrait chez lui brisé et seul.

Cependant, à l'autre bout de la forêt, dans une maison bien chaude, Anita, étendue sur des peaux de bêtes devant un feu ardent revenait doucement à elle.

Celui qui l'avait sauvée était Hubert Randolph, l'inspecteur général. Ebloui par la beauté de la jeune femme, il la questionna... inutilement d'ailleurs! Trahi par celui qu'elle adorait, perdue à jamais pensait-elle, Anita n'avait plus qu'à repartir dans l'immensité blanche pour y trouver un éternel repos. Randolph la calma, puis profitant de la faiblesse et du désarroi moral de la pauvre petite, il lui offrit un foyer, il lui demanda d'être sa compagne. Le terrible hiver passé, Randolph reçut la nouvelle qu'il était nommé à la Jamaïque où il assumerait d'importantes fonctions. Randolph aimait Anita... il voulut l'épouser légitimement, il la força à le suivre et Anita, qui allait être mère, dut accepter.

AUX JARDINS DE MURCIE

Exclusivité « Aubert »

Dans la Huerta de Murcie, fréquentes sont les querelles au sujet des eaux d'irrigation, souvent détournées par « ceux d'en-haut » dont le chef est Xavier, fils de Domingo, riche fermier. « Ceux d'en-bas » sont entraînés par Pencho le batailleur, qui est fiancé à Maria del Carmen, la plus belle fille du pays.

Une nuit, « ceux d'en-bas » surprennent « ceux d'en-haut » en train, encore une fois, de changer les vannes du canal. Les deux parties en viennent aux mains. Xavier et Pencho se sont éloignés pour mieux se battre, et après une duel sévère, Xavier tombe gravement blessé par Pencho.

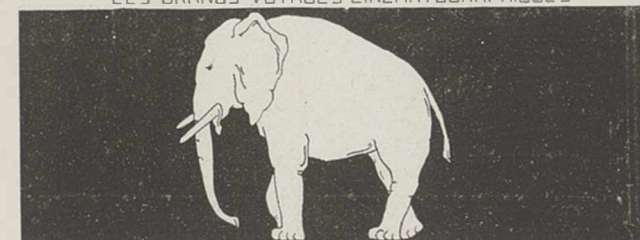
Les amis du blessé, et son père qui a eu vent de la bataille, arrivent sur les lieux pour relever Xavier évanoui. Domingo trouve à terre le couteau de Pencho, arme redoutable connue de toute la Huerta à cause de la légende gravée sur la lame : « Pour la chérir, mon cœur. Pour la garder, mon fer ».

Sur les instances de ses amis, Pencho, après une dernière entrevue avec sa fiancée, s'enfuit vers l'Afrique.

Afin d'apaiser la rancune de Domingo, et surtout pour permettre à Pencho de revenir sans crainte près d'elle, Maria del Carmen propose à Domingo de soigner son fils... Le père, désespéré, accepte, espérant que les soins de Maria hâteront sa guérison, ce qui se réalise; tandis que les gens de la Huerta se fient aux apparences, racontent que l'intérêt seul a guidé la conduite de Maria, la cupidité proverbiale de ses parents les fortifie dans cette idée; tandis que Pepuso, ami fidèle de Pencho, lui écrit ce qui se passe, croyant, lui aussi, à la trahison de la pauvre fille.

Entre-temps, l'inévitable est arrivé : touché par les soins si dévoués de Maria, subjugué aussi par sa beauté, Xavier, qui se croit complètement guéri, en est venu aussi à l'aimer et lui demande d'être sa femme; à quoi elle répond qu'elle est fiancée à Pencho. Domingo qui veut, à tout prix, combler les vœux de son fils, pensant achever ainsi sa guérison, n'a aucune peine à convaincre les parents de Maria du profit que tous, selon lui, retireraient de cette union, mais il trouve Maria inflexible. Cependant, après plusieurs assauts, la pauvre fille, démoralisée, accepte, la mort dans l'âme, ce honteux marché; autrement Domingo dénoncera son Pencho et elle ne le reverra pas dans la Huerta. Ce seront bientôt les « accor-dailles ».

LES GRANDS VOYAGES CINÉMATOGRAPHIQUES



M^{me} MARYSE DAUVRAY

M. CHARLES KRAUSS

da ns

UN SUPERBE CINÉ-ROMAN

e n

6 ÉPI SODES

LES CORSAIRES



CINÉMATOGRAPHES

8, Rue de la Michodière, PARIS

36, Rue de Rome, MARSEILLE

PHOCÉA



Mais le bouillant Pencho averti par Pepuso, malgré la menace d'être dénoncé et arrêté, accourt défendre la femme qui est sienne. Un soir, Maria, sous ses fenêtres, entend sa tendre sérénade; elle lui dit ce à quoi elle a été forcée de consentir, et le supplie de s'enfuir jusqu'après son mariage avec Xavier auquel elle a donné sa parole...

Pencho ne l'entend pas ainsi et tombe, le lendemain, au milieu de la fête des « accordailles ». Se dénonçant publiquement d'avoir blessé Xavier, il délie Maria del Carmen de sa parole... Xavier l'insulte et veut sa revanche.

Pencho est consigné par le maire dans la maison de Domingo, mais ce dernier, la nuit venue, vient lui rendre la liberté suivant le pacte avec Maria. Mais le prisonnier refuse : il doit se battre avec Xavier, lequel, un peu plus tard, vient le retrouver. Tous deux arrivent dehors pour surprendre une conversation entre le père et le médecin; ce dernier apprend à Domingo que Xavier, son cher enfant, est irrémédiablement perdu et que ses jours sont comptés...

En entendant cette sentence, Xavier chancelle et Pencho arrive pour le soutenir. Lorsqu'il revient à lui, Xavier dit à son adversaire : « Viens me tuer »; mais Pencho, loyal avant tout, refuse, naturellement, et lui dit : « Je ne suis plus ton ennemi ».

Maria del Carmen, dont la fuite avec son fiancé a été préparée, survient à ce moment, pendant que Xavier dit à Pencho de fuir, mais quand il se rend compte que celle qu'il aime va aussi partir avec lui, il s'écrie : « Pas avec elle ». Mais finalement, songeant à la cruauté d'un tel égoïsme puisqu'il se sait perdu, il acquiesce à leur départ à tous les deux, et au moment de se séparer, dans un élan superbe, les deux hommes s'étreignent cordialement.

Puis, pendant que les deux amants s'éloignent à toute allure, Xavier abîmé dans son désespoir immense, ramasse la fleur tombée du corsage de Maria del Carmen et la serre amoureusement sur son cœur.

SANS PEUR

Exclusivité « Fox Film ».

Une extraordinaire agitation règne dans la petite ville de Natchez, près du Mississipi. C'est la veille des fameuses courses d'obstacles qui, chaque année, font tant parler d'elles.

Mary Martin, la jeune maîtresse de maison d'une des plus somptueuses propriétés, a un invité précieux en la personne de Walter West, gentleman cow-boy, qui lui a sauvé la vie dans le Montana où elle était allée.

Ce soir-là, Mary et Walter se sont avoué leur amour malgré la colère de Reed qui courtisait la jeune fille. La vieille nourrice de Mary leur dévoile l'avenir et, si elle voit le bonheur à la fin, elle prédit une série de catastrophes vraiment effroyables.

Léo, le frère de Mary s'est laissé aller à jouer. Il doit de l'argent à un certain Laffitte, bookmaker sans aveu. Pour échapper à son emprise, Léo doit promettre d'empêcher

Walter West qui est grand favori, de gagner la célèbre course du lendemain... et de la gagner lui-même.

L'épreuve a lieu, illustrée par des chutes très graves et, un peu avant l'arrivée, Léo peut faire tomber Walter West et gagner comme il l'a promis.

West, endolori, se relève, Des témoins le poussent à réclamer. Ils ont vu le geste criminel du frère de Mary..., mais Walter West ne dit rien parce qu'il ne veut pas peiner celle qu'il aime.

Cependant, il prend Léo à l'écart et l'oblige à lui dire toute la vérité. Walter se rend à l'endroit où les compères vont se partager l'argent gagné indûment, et entend le faire rendre à ceux qui l'ont perdu.

Mais Laffitte proteste. Joyce, le banquier qui s'était laissé entraîner, affirme à West qu'il va rembourser l'argent, alors une détonation retentit, Joyce tombe. C'est Reed qui, participant lui aussi au coup, a tiré caché par une tenture.

Laffitte s'enfuit. Reed joue l'homme qui ignore tout des événements, mais Laffitte lui apprend qu'il l'a surpris. Les compères se donnent rendez-vous à Vicksburg, une ville distante de soixante milles, à l'hôtel Carrie.

Walter West commande à Léo d'aller avertir sa sœur de tout ce qui s'est produit et lui-même saute en selle pour rattraper le fugitif.

Léo, Mary et Reed partent dans l'auto de ce dernier pour prêter éventuellement main forte à Walter West.

La poursuite est affolante. Rien, semble-t-il, ne pourra arrêter Walter qui franchit un passage à niveau au moment précis où un train arrive. Mais Laffitte peut arriver au quai d'embarquement d'Hamilton et sauter dans un bateau en partance. La poursuite continue. Walter West a pris place à bord d'un deuxième bateau qui lève l'ancre aussitôt. La lutte de vitesse entre les deux bâtiments sur le Mississipi est passionnante!

Finalement Walter West peut sauter sur le premier bateau et retrouver Laffitte à la chaufferie où il exhortait les mécaniciens à toujours plus de vitesse! La pression trop grande fait exploser le bâtiment. Laffitte peut regagner la rive où se trouve l'auto de Reed. Celui-ci, jouant la comédie, recueille Laffitte malgré Mary et Léo que l'on finit par ligoter.

Walter West atteint la berge à son tour juste au moment où l'auto emportant le coupable et sa fiancée disparaît.

L'action trépidante, hallucinante, repart de plus belle. Walter saute sur un car électrique destiné à la surveillance des voies ferrées. Lorsque le rapide passe, il saute dedans. Le rapide, à une allure folle, rattrape l'auto des fuyards; mais le train ne peut stopper sous aucun prétexte. Reed donne un coup de volant et s'éloigne de la route longeant la voie du chemin de fer. Va-t-il échapper à son implacable poursuivant?

Non. Le rapide marche à plus de cent à l'heure. En bordure, une auto puissante qu'un ingénieur essaie est à portée de la locomotive... d'un bond, Walter West accomplit ce prodige de sauter dedans et il arrivera à l'hôtel Carrie à peine dix minutes après tous les autres! Comme on veut lui en défendre l'accès, il prend son élan et, comme un vrai bolide, lance son auto qui « entre » dans l'hôtel.

Ici, le souffle nous manque pour vous conter les exploits de Walter West, « Sans peur », et comment après le châtim. ent des coupables l'incendie et l'effondrement de l'énorme hôtel, il sauvera miraculeusement Mary, héroïne gracieuse et intrépide, si digne de lui...

SON ALTESSE

Exclusivité « Gaumont »

Victor Hubert, prince héritier du trône de Vésubie, est venu à Paris, envoyé par son oncle, le Prince Régent, pour se mettre au courant des us et coutumes de nos grandes réceptions officielles. Cependant, Son Altesse a fait choix, comme guide, de Louis Marcelin, jeune clubmen et son « apprentissage de roi » ressemble fort à une tournée des Grands Ducs.

Voici trois ans que Victor est à Paris. Son Altesse assiste pour la première fois à une cérémonie à l'Ambassade de Vésubie, mais s'ennuyant à mourir, dès le premier toast, il s'éclipse et prend la route des boulevards. Il va flânant quand il se sent saisi par le bras et une voix de femme lui murmure : « Dites que je suis avec vous, et pas de danger qu'on m'arrête! » C'est une chanteuse dérangée dans son travail par les représentants de l'autorité. Victor accomplit galamment son sauvetage et, tout danger écarté, va reprendre son chemin lorsque Casimir, le mari de la chanteuse, échappé lui aussi des griffes de la police, veut à tout prix « trinquer » avec le jeune homme. Au café, le trio rencontre Friquette, une voisine des chanteurs ambulants. Une douce familiarité s'établit vite entre Victor et Friquette.

Le jour de la Saint-Casimir, Victor invite ses amis à dîner en cabinet particulier au restaurant Margarette. Hélas! à peine sont-ils au potage que Marcelin arrive en trouble fête, accompagné de l'Ambassadeur de Vésubie qui annonce au jeune homme son avènement au trône, par suite du décès subit de son oncle. Victor doit quitter, avec quels regrets!, ses gentils amis. Son identité est dévoilée, mais il restera quand même pour eux leur ami « Totor ». Victor est maintenant marié, mais la reine reste vis-à-vis de lui, distante et réservée, aussi, grâce à Marcelin, Victor a de fréquentes entrevues avec sa petite amie Friquette. Quand la reine, grâce aux indiscretions de certains journaux, apprend la liaison de son mari, elle fait venir Friquette et a avec elle, un long entretien. Que raconta Friquette à Sa Majesté? La reine est maintenant toute rêveuse, et, le soir, au grand émoi d'une cour jusqu'ici impitoyablement protocolaire, ce fut en un souper intime et seule à seul que la reine accueillit le roi, émerveillé de tant de déploiement de séduction amoureuse. La reine avait compris qu'il ne suffit pas d'aimer, mais qu'il faut encore savoir se faire aimer.

Dans son bonheur nouveau, Sa Majesté Victor n'a pas oublié ses anciens amis. Il a fait don d'une blanchisserie modèle à Friquette, à Casimir et à sa femme. Les affaires y vont prospérant, et, chaque année, devant le portrait du roi, le jour de sa fête, les trois associés lèvent leur verre à la santé de ce cher Totor!

L'HÉRITAGE

D'ETHEL

ou

LES GRIFFES D'ACIER

4.500 mètres

Ciné-Roman en 4 Epoques

ou 8 Episodes

Exclusivité

A VENDRE PAR RÉGIONS

Concessionnaire

pour la FRANCE, COLONIES,

ESPAGNE et PORTUGAL

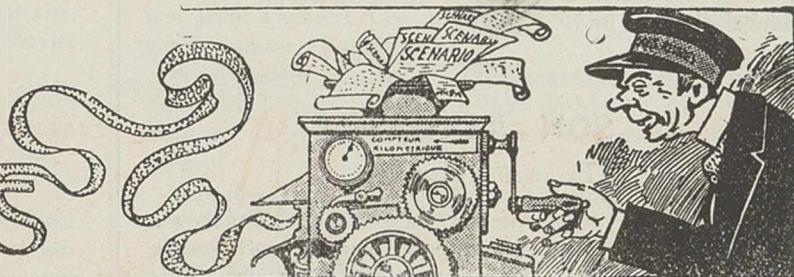
PARISIENNE FILMS

12, Rue Saulnier - PARIS (9^e)

Téléphone: BERGÈRE 42-19

LA RÉGION DU NORD
EST VENDUE

PRODUCTION HEBDOMADAIRE



Paramount

Le Rachat du Passé (1.600 m.). — Variation sur Jean Valjean. Darley, administrateur d'un trust apprend que son maître d'hôtel, Peter, est un ancien forçat. Il le garde cependant pour lui laisser la possibilité de se réhabiliter.

Pourtant voici Peter qui redevient bandit, et qui terrorise toute la société reçue par son maître. Rassurez-vous, c'est pour sauver Darley d'un odieux chantage. Peter est le bandit bienfaisant.

Et c'est une manière de « racheter le passé » plus cinématographique qu'humaine. Peter, c'est Norman Kerry, entouré de William Tooker, Ray Dean et Zena Keefe.

Kolidor cache son Jeu, comique. — Kolidor qui est un garçon sérieux, tombe amoureux de Vera Vernon et offre des fêtes pour lui plaire. Vera s'étonne de cette attitude, et quand elle apprend que c'est par amour pour elle, elle l'épouse.



Cinématographes Harry

Un Mariage Difficile, comique (560 m.). — Excellent comique Christie qui offre quelques tableaux véritablement réjouissants.

Humanité, ou la Vie de Lincoln, grande scène dramatique (1.300 m.). — On retrouve là les soldats et la guerre de Sécession qu'on voyait beaucoup moins depuis « l'autre ». Lincoln fait grâce à un soldat qui était parti sans permission pour embrasser sa mère mourante. Longtemps après ce soldat devenu vieux raconte le fait.

Ce film est à la gloire de Lincoln, et quelques passages laisseront bien froid le public français. Certaines scènes sont très touchantes, notamment celle du vieux tout près de la fin du film.

Cinématographes Méric

Le Marchand d'Emotions, ciné-drame (1880 m.).

Ce drame de M. Lucien Doria est d'une donnée très curieuse et qui pourrait bien susciter de vives discussions. On y trouve en effet avec la réalité immédiate une part de fantastique extraordinaire, qui n'est pas sans produire une grosse impression.

Le héros du film, Stanley, est un chercheur d'émotions, il s'en crée de factices et de simulées, donne d'énormes pourboires, se jette d'un pont, etc. Il s'amuse à donner des émotions à une jeune femme qu'il rencontre. Celle-ci pour se venger l'amène à un prince indien qui n'éprouve jamais d'émotions parce qu'un fakir a enlevé son âme. Cette âme, Stanley l'obtient, cela lui en fait deux, et celle du prince le gêne beaucoup, car elle aime la jeune femme, et celle-ci ne veut rien savoir. Stanley finit par rendre son âme au prince, et finalement se tue, après une scène très dramatiquement combinée.

Le film est intéressant et bien construit. Parmi l'interprétation tout excellente, citons M^{lle} Lucy San Germano, M. Alberto Capozzi et M. Louis Serventi.

Tous les Directeurs
de Cinémas lisent

“ La Cinématographie
Française ”

PATHE-CONSORTIUM-CINEMA

présentera le 6 JUIN

BORGJA S'AMUSE

Drame Historique en 5 Parties

de

M. LOUIS NERZ

Edition du

17 AOUT

ET

une amusante scène comique :

LUI

dans

EAU DE JOUVENCE

Interprétée par

HAROLD LLOYD

Edition du

17 AOUT

PUBLICITÉ

2 Affiches 120×160

1 Affiche 40×112

Photos

PUBLICITÉ

1 Affiche 120×160

Phocéea-Location

Les Corsaires, grand ciné-roman populaire en six épisodes. — Mme Marise Dauvray et M. Ch. Krauss sont les excellents protagonistes de ce film-roman à épisodes où l'on rencontre les habituelles luttes de rivaux.

Ici nous avons à faire à un certain Barkès, qu'un comité a désigné pour faire rendre gorge à l'écumeur Kiff. Barkès s'entendra fort bien avec Kilty, la nièce de Kiff, et ce sera l'occasion et le prétexte d'enlèvements et de reprises diverses. Les péripéties sont nombreuses et le film dans son ensemble très mouvementé.



Agence Générale Cinématographique

Château de Sable, comédie (1.300 m.). — Rivalité de Max et de Gontran auprès d'une jeune et jolie châtelaine qui dans son château a peur des revenants. C'est décidément Max qui la lui ôtera... Le film est agréable et distrayant.

La Confession, drame (1.670 m.). — Nous avons dit le mérite et le succès de ce beau film interprété par Henry B. Walthall, lors de sa première présentation. Il a retrouvé le même succès auprès du public de cette nouvelle présentation.

Charlot fait une Cure, comique (710 m.). — Ce sont les aventures des bouteilles de liqueurs de Charlot débutant qu'on trouve ici, et les clients du comique américain y verront ce qu'ils aiment.



Films Eclipse

Un Fameux Poing, comédie (1.140 m.). — Le «Fameux Poing», c'est celui de Jack Ranney, qui est ici Jack Pickford. C'est un amateur de boxe, sans expérience. Il voudrait à l'aide de son poing gagner de l'argent pour épouser son amie Suzy.

Un boxeur comme celui-là doit naturellement être la proie d'un manager peu scrupuleux. C'est ce qui arrive. Jack doit boxer Young Kilroy, champion comme il sied. Mais le combat sera truqué. Kilroy se laissera battre par Jack, à qui on fera croire qu'il a tué son

adversaire et qu'il faut qu'il s'enfuit pour éviter la justice. Tandis qu'il sera loin, on s'emparera de la recette.

La comédie se joue, et Jack naïvement prend la fuite. C'est l'occasion de nouvelles et nombreuses aventures au Texas avec les cow-boys, tandis que Suzy qui a éventé le truc malhonnête du manager court après lui.

Les péripéties du film sont nombreuses, et d'un vif intérêt. Le mouvement est rapide, et les événements se succèdent par une action sans relâche. Plusieurs clous, dont les combats de boxes, les luttes avec les cow-boys, etc., la grande variété et la succession des aventures forment d'*Un Fameux Poing*, un film de premier ordre dont le succès est certain.

Les photos sont fort belles; parmi l'interprétation, nous avons nommé déjà Jack Pickford qui est très remarquable; Louise Huff est également sympathique et très attachante par son jeu et son talent. Le film a été accueilli par l'assistance avec une faveur marquée très méritée.

Dédé Prospecteur, comique (565 m.). — Cette série Dédé est décidément remarquable, et d'une valeur comique qu'il faut signaler hautement. Chacun des films Dédé que nous avons vus avait son caractère amusant très particulier et très vif, et fournissait des éléments nombreux pour provoquer irrésistiblement le rire. Aucune salle ne résistera davantage à la gaieté devant *Dédé Prospecteur*.

Dédé tombe du train, et se trouve entre deux bandits qui se disputent une jeune fille à coups de revolver. Les balles de chacun des bandits ont aussitôt une prédilection pour le haut de forme de Dédé, qui lui échappe constamment pour suivre les mouvements brusques que lui inflige le tir. Excellent jeu de scène.

Enfin Dédé vient à bout des bandits et trouve la jeune fille qui le présente à son père. Mais pour avoir la fille Dédé devra découvrir une mine d'or; en fait de mine d'or, il ne rencontre qu'une cachette de bijoux.

Nous avons ensuite une bataille avec des Indiens. Dédé corrompt leurs chevaux en leur jetant des carottes. Les scènes finales sont inénarrables. L'incendie est à la maison; Dédé se réfugie dans un tonneau plein d'eau, où il se trouvait fort bien, racontera-t-il au dénouement, sauf quand l'eau commençait à bouillir.

Avec tous ces éléments comiques, on peut prédire que *Dédé Prospecteur* créera dans les salles de grandes joies.

L'HIRONDELLE D'ACIER

Les Artistes Associés

La Revanche de Garrison, comédie dramatique (1.800 m.). — Film intéressant qui se déroule dans le monde des courses et sert de prétexte à nous montrer plusieurs pistes hippiques pittoresquement présentées. Le personnage principal est comme toujours, dans ces histoires de courses, un jockey dont on a empêché le cheval d'arriver, et qui se voit suspecté par la foule et persécuté. En fin de compte il triomphe et les méchants sont punis.

Jack Pickford est excellent dans ce film.



Pathé-Consortium-Cinéma

Un Bon Petit Diable, conte en 4 parties d'après l'œuvre de Mme de Ségur (1.350 m.). — Enfin, voici la célèbre mère Mac-Miche à l'écran! Et la voici telle que l'ont vue tant d'imaginations enfantines, pittoresque et méchante à souhaits! C'est un petit événement à célébrer. La mère Mac-Miche déjà si populaire, va gagner les foules.

Il est inutile de raconter *Un Bon Petit Diable*. L'histoire est fort connue, et avantageusement. Elle garde, dans l'adoption cinématographique heureusement réalisée par M. René Le Prince (auquel il faut adresser toutes nos félicitations), l'attrait amusant et curieux du livre de la bonne comtesse de Ségur. Tout y est, de ce qui plaisait dans le volume remarquablement illustré et vivant. Les scènes fameuses de la culotte rembourrée, la menace de mettre le feu aux rideaux, les figures de diable sur le pantalon, la lettre, les farces du collège se retrouvent avec les éléments sentimentaux, la bonne, la petite aveugle, etc., pour donner au film

le même intérêt captivant que possède l'œuvre littéraire.

M. René Le Prince a découvert pour *Un Bon Petit Diable*, la plus excellente interprétation, Mme Bérangère est une mère Mac-Miche que reconnaîtraient tous les enfants, et qui avec son jeu de physionomie aura un succès énorme. Mme Mad Erickson est parfaite dans le rôle de la bonne Betty, et elle est bien belle. Charles, le bon petit diable, a été tout à fait réussi, croqué par M. Jean Rauzena qui y est vivant, très nature et très sympathiquement espiègle. Le grand comédien Charles Lamy et son excellent camarade de talent et de réputation Mondos ont donné une supérieure interprétation du juge et de Old'Nick; Old'Rick, le fameux Old'Nick a été rendu par Mondos comme on ne pourrait souhaiter mieux. Mme Jane Heilbling est très touchante dans le rôle de Juliette, et Mme Coquelet charmante dans celui de Marianne. Enfin, M. Salvat dans le rôle du pion, M. Maurice Cohen dans celui du sourd, et M. Kalmès dans le rôle de l'aveugle sont excellents.

Un Bon Petit Diable est marqué d'ores et déjà comme un des succès de la saison.

Les Rôdeurs de l'air, 5^e épisode, *La Pluie de Feu* (550 m.), 6^e épisode, *L'Attaque du Gralle-Ciel* (550 m.). — La lutte continue fort violente et riche en péripéties. L'aéroplane qui fait tomber une sorte de pluie de feu est un gros élément de curiosité et de succès.

Salon de Beauté, comique (320 m.). — Bon film comique ou Eddie Boland est excellente.

A. TÈNEVAIN.



LE CINÉMA DANS LA FAMILLE

L'APPAREIL PATHÉ-BABY

passé des films ininflammables de 1 centimètre de largeur et de 9 à 10 mètres de longueur
ce qui représente 30 à 35 mètres de film universel

PRIX : 275 francs

Grand choix de Films : 5 et 6 francs — Ecran métallisé 40x50 : 18 francs

MAISON DU CINÉMA : 50, rue de Bondy - PARIS



ECHO

Depuis qu'un célèbre Ministre français s'est vanté, dans un souffle oratoire, d'avoir éteint toutes les étoiles du firmament, les « Stars » semblent être devenues le monopole exclusif de tous les peuples, hormis le Français.

La « Compagnie Française du Film » va tenter de remédier à cet état de chose, et, grâce à elle, une nouvelle étoile française brillera bientôt sur tous nos écrans.

Pauline Pô, née en Corse — comme Napoléon — élue reine des provinces de France au Concours Cinématographique du *Journal*, nous sera révélée, prochainement dans *Corsica*, film pittoresque, joli, ardent, parfois sauvage, toujours plein de charme et de grâce et digne en tous points de cette île magnifique à qui les Grecs décernèrent jadis, le premier prix de la beauté.

LE ROI DE LA VITESSE

C'est pour la « Phocéa » que Henri Diamant-Berger, exécute en ce moment son grand film d'aviation : *Le Roi de la Vitesse*, où l'as des as Sadi-Lecointe fera ses débuts comme interprète. Il aura pour partenaire la délicieuse Pierrette Madd et Pierre de Guingand, qui est lui-même aviateur et écrit le scénario tourné. A leur côté, les pilotes Chatain, Orgeau, les artistes Martinelli, Vallée, Pré fils, Stacquet remplissent avec leur talent habituel des rôles importants.

UN CHANGEMENT

« L'Exploitation des Films « Eclipse », dont le siège social est à Paris, 50, rue de Bondy, a l'honneur d'informer MM. les Directeurs de Cinémas, que son Agence

générale pour l'Afrique du Nord, 1, rue de Tanger, à Alger, n'est plus dirigée par M. Désiré Laronde, et que ce dernier ne fait plus partie, à aucun titre, de la Société.

En attendant la nomination d'un nouveau Directeur c'est M. Jean de La Chaise, chef des Services de Location de Paris, qui assurera l'intérim ».

UNE LETTRE D'ALLEMAGNE

La plupart des cinématographistes français ont reçu la lettre suivante :

La maison d'édition cinématographique X..., de Berlin, une des plus importantes d'Allemagne, va procéder à une augmentation de son capital. Le dernier dividende est de 400 %. Les actions sont actuellement cotées, en Bourse, aux environs de « 35.000 % ». On estime qu'elles atteindront prochainement « 60.000 % ».

Peut-être serait-il intéressant pour votre entreprise, de participer à cette augmentation de capital. Un de nos amis français, habitant Berlin, a une option sur un paquet d'actions nouvelles de 28 millions de marks nominal qu'il céderait au prix de 50 milliards 400 millions de marks-papier.

Etant donnée l'importance prise par l'industrie cinématographique allemande d'une part, et, d'autre part, le cours actuel du mark allemand vous pourrez faire là une opération de tout premier ordre, qui vous permettrait de faire partie de cette grosse entreprise allemande.

M. Louis Forest commente, en ces termes, cette lettre dans *Le Matin*.

Cette lettre illustre une des manières dont les Allemands transforment leur monnaie nulle en devises étrangères. Ils ont d'abord vendu leurs marks-papier jusqu'au jour où, à Londres et à New-York, les financiers « experts » (?) ont constaté que le papier ne valait que du papier. Maintenant que le mark est « knock out », ils vendent des actions.

Les industries allemandes vont, par la faute du gouvernement

L'HIRONDELLE D'ACIER

LES ÉTABLISSEMENTS CH. BANCAREL

Concessionnaires de l'UNION-ÉCLAIR
et de la Compagnie Française des Films JUPITER

12, Rue Gaillon, PARIS — Téléph.: LOUVRE 14-18

ONT ÉDITÉ :

PATTE DE VELOURS

(Gentilhomme cambrioleur)

GRAND SÉRIAL EN 8 ÉPISODES

== DATE DE SORTIE : 15 JUIN ==

QUI SERA PUBLIÉ

par le journal *LA PRESSE* à dater du **8 Juin**
et dans les grands Régionaux

Tous les Directeurs avisés ont retenu ce grand film, digne du grand succès qui l'a accueilli à sa Présentation.

LUCIANO ALBERTINI

L'artiste populaire dans un de ses meilleurs films

UN GRAND MALFAITEUR

Film d'Aventures en 5 parties

== DATE DE SORTIE : 8 JUIN ==

La Hantise, avec DOROTHY DALTON

Avance à l'allumage, Comique interprété par BOBBY VERNON

AGENCES RÉGIONALES :

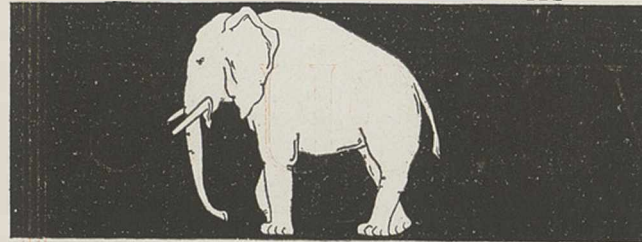
MARSEILLE, 7, rue Suffren.
STRASBOURG, 31, rue du Vieux-Marché-aux-Vins.
BORDEAUX, 35, rue du Pont-de-la-Mousque.
TOULOUSE, 44, rue d'Alsace.
ALGER, 14, rue Mogador.

LILLE, 8, rue du Dragon.
LYON, 16, rue Stella.
NICE, 25, rue Pertinax.
TUNIS, 91, rue du Portugal.
CASABLANCA, boulevard de la Liberté.

de Berlin, être acculées soit à payer, pour les réparations, des impôts aussi forts que ceux de leurs concurrents anglais ou français, soit à être secouées par des troubles sociaux. Elles vont donc diminuer de valeur. C'est le moment de les vendre au dehors.

Les Allemands sont les premiers commerçants du monde. Ils font fortune en négociant leur faillite.

LES GRANDS VOYAGES CINÉMATOGRAPHIQUES



ECHO

La Société des Auteurs de Films, donnera le jeudi 7 juin son grand dîner annuel. Les plus hautes personnalités du monde de la politique, des lettres et des arts doivent affirmer par leur présence à cette réunion, tout l'intérêt qu'elles portent à l'avenir du Cinéma français. Pour tous renseignements s'adresser à Roger Lion, Secrétaire général de la S. A. F., 52, avenue de Breteuil, Paris.

LES CINÉMAS EN RUSSIE

D'après Miss Lucita Squiers de Hollywood qui revient d'un voyage en Russie, les salles de cinémas pousseraient comme des champignons... Ce sont, généralement les Palaces que l'on transforme ainsi, mais la vie d'hôtel ne s'en trouverait pas augmentée, puisque Miss Squiers a pu faire un excellent dîner à Moscou pour une vingtaine de francs !

ELMIRE VAUTIER et **RENÉ NAVARRE**
dans leurs derniers rôles de
MANON-LA-BLONDE **VIDOCQ**

Dirigeront l'exposition, vente d'objets artistiques, au profit de la Mutuelle du Cinéma, qui aura lieu dans les Salons de

MANUEL

27, Faubourg Montmartre

Vendredi 8, Samedi 9, Dimanche 10 Juin
de 2 heures à 18 heures.

DANS LES STUDIOS DE NICE

A CARRAS. — M. Léon Poirier est en train de terminer les intérieurs de *Geneviève*, de Lamartine, et rentrera sous peu à Paris, avec sa troupe.

ROUTE DE TURIN. — MM. A. Machin et H. Wulschleger terminent les dernières scènes de : *Les Héritiers de l'Oncle James*. Cette comédie est d'une fantaisie comique du commencement à la fin. Comique, de bon aloi et bien français. Assister aux vicissitudes de l'oncle James, dont la vie tranquille est bouleversée par les espiègleries d'une nièce endiablée, les ahurissements des quatre héritiers, types comiques taillés sur le vif, affolés par les farces « simiesques » de deux admirables chimpanzés, sera vraiment un régal joyeux et artistique. Ginette Maddie, la délicieuse artiste, dont le succès fut si grand dans *Sarrati-le-Terrible*, que l'on a présenté ces jours derniers à Paris, joue le rôle de la nièce espiègle. M. Monfils tient le rôle de l'oncle James, lui si imposant avec ses 135 kilos, a subi les affres du « Martyr de l'Obèse » et a de ce fait perdu une dizaine de kilos, c'est vous dire si le pauvre oncle en a vu de dures avec sa jolie nièce.

Cette production, qui fait honneur à MM. Machin et Wulschleger, sera présentée dans un mois au Théâtre Marivaux de Paris, nous lui prédisons un grand succès.

A SAINT-LAURENT-DU-VAR. — M. Duvivier, le jeune metteur en scène, vient d'arriver à Nice avec sa troupe pour commencer les intérieurs de *Credo* dans lequel M. Henri Krauss tiendra le rôle principal.

LA FRANCE A TURIN

On sait qu'une série de conférences a commencé à la section française installée à l'Exposition de photographie, d'optique et de cinématographie, à Turin.

Le 31 mai, notre excellent confrère, Louis Forest, se fera entendre à son tour; le 7 juin, M. le Docteur Comandon le remplacera.

ÉCHO

Une très ancienne et très importante firme cinématographique s'assure en ce moment le contrôle d'un grand nombre d'établissements de la capitale. Dans le but de ne pas immobiliser des capitaux trop élevés elle procède de la façon suivante : elle loue pour une durée variable, des salles importantes, en assurant aux propriétaires de ces salles, une recette minima égale à la recette moyenne des trois dernières années. Pour les recettes dépassant ce chiffre, elle assure au surplus un certain pourcentage aux propriétaires.

ARRÊT ATTENDU

M. Reinach qui a été chargé au Conseil d'Etat de rapporter le pourvoi formé par les exploitants du Var contre les arrêtés du Préfet de ce département, pourvoi soutenu par M^e Balimant, vient de déposer son rapport.

On nous assure de bonne source que le Commissaire du Gouvernement ne tardera pas non plus à prendre ses conclusions. Dans ces conditions, il est permis d'espérer que l'arrêt sera rendu vers la fin du mois de juin.

VENTES DE CINÉMAS

— Le Cinéma Cambronne, 100, rue Cambronne, à Paris, a été vendu à la Société Générale pour le développement industriel et commercial de la Cinématographie.

— MM. Weil et Blanck ont vendu le « Pyrénées-Palace », 272, rue des Pyrénées, à Paris, à M. Mansuy.

— M. Mansion a vendu à M^{me} Riddez, le cinéma, 71, avenue Ledru-Rollin, Le Perreux.

— M. Vandenbroeck, a vendu à M. Van der Aa, le cinéma, 83, avenue Bosquet.

— M. Bardet a vendu à M. Cotreau « l'Eden Casino Cinéma », 5, rue de la Mairie, à Nanterre.

— M. Dathis a vendu à M. Poulet, le cinéma « Alhambra », de Boulogne-sur-Seine.

CONVOCATIONS

Pathé Consortium Cinéma. — Société Anonyme au capital de 20.000.000 de francs. — Siège Social, à Paris, 67, rue du Faubourg Saint-Martin.

Messieurs les Actionnaires de la Société anonyme « Pathé Consortium Cinéma », sont convoqués en Assemblée générale ordinaire annuelle, pour le jeudi 14 juin 1923, à 11 heures du matin, à Paris, 8, rue d'Athènes, dans la salle de la Société des Agriculteurs de France.

N. B. — L'Assemblée générale ordinaire se compose des Actionnaires propriétaires de 20 actions au moins libérées des versements exigibles. Toutefois, les propriétaires de moins de 20 actions peuvent se réunir pour former ce nombre et se faire représenter par l'un d'eux ou par un membre de l'Assemblée.

Pour être admis à l'Assemblée, les propriétaires d'actions au porteur devront, cinq jours au moins avant la date fixée pour la réunion de l'Assemblée, déposer leurs titres ou les récépissés du dépôt en Banque de ces titres, soit au Siège social, soit dans les Etablissements suivants ou dans leurs succursales et Agences :

Banque Bauer, Marchal et Cie, 59, rue de Provence, à Paris.

Banque E. Hoskier et Cie, 39, boulevard Haussmann, à Paris.

Banque J. Taillandier et Cie, 57, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Sous l'influence de l'amélioration notable des marchés américains et anglais, la Bourse de Paris a marqué, au cours des dernières séances, un redressement complet. Ajoutons que les nouvelles plus favorables des négociations de Lausanne n'ont pas été sans exercer elles aussi leur influence.

A vrai dire, la situation économique générale continuant à être bonne, la baisse n'apparaissait pas comme très logique et devait trouver rapidement un terme. La reprise a été d'autant plus vigoureuse qu'un découvert assez important s'était formé sur nombre de valeurs directrices et qu'il a bien fallu racheter devant l'évidence de la tendance nouvelle.

Les changes sont toujours très calmes, à l'exception du mark qui est descendu au niveau de la couronne autrichienne.

Les « Rentes Françaises » sont bien tenues. La perspective d'un accord définitif à Lausanne profite naturellement aux « Fonds Tures » qui sont en vive hausse. Un peu de mieux dans certaines séries de « Rentes Russes »; ce n'est autre chose que le mouvement de bascule habituel à ces titres.

Les « Banques Françaises » sont soutenues, sans plus. Les « Banques Mexicaines » ont accentué leur mouvement en avant, notamment la « Banque Nationale du Mexique » qui a franchi une étape de hausse de plus de 100 francs depuis la liquidation du 15, et qui est susceptible, ainsi que nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises d'aller plus haut.

Bonne tenue du « Groupe électrique »; la « Thomson » se présente en légère plus value, en attendant mieux.

Les « Grands Chemins Français » sont également mieux tenus, ainsi que les « Transports en Commun ».

Amélioration notable des Valeurs de Navigation, depuis longtemps négligées, bien à tort, à notre avis, et dont certaines étaient tombées à des cours exagérément bas. Les « Chargeurs Réunis », notamment ont repris vigoureusement. Les cours actuels sont du reste, encore avantageux pour le portefeuille, comme pour la spéculation.

Parmi les Sociétés d'Exploitation d'immeubles, la « Rente Foncière » a fait un nouveau bond de plusieurs centaines de francs. Quelles que soient les perspectives de l'affaire, et elles sont très intéressantes, les cours actuels ne sont pas entièrement justifiés.

Valeurs de produits chimiques soutenues.

Métallurgiques Françaises bien tenues; un peu d'hésitation dans les Valeurs minières.

La « De Beers » et les « Mines d'Or » sont soutenues.

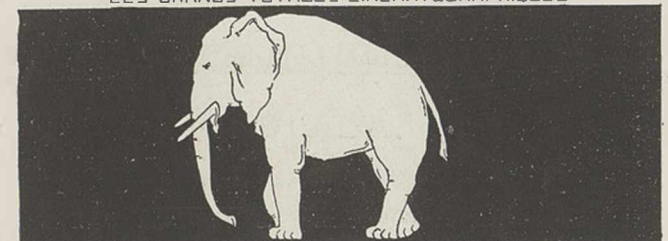
Les « Pétrolifères » sont indécises; « Mexican Eagle » toujours lourde.

Le relèvement du prix de la matière première et la diminution des stocks, influencent favorablement les « Caoutchoutières ».

Aux valeurs diverses, bonne tenue des « Tabacs d'Orient ».

Aux valeurs cinématographiques, « Pathé » est toujours assez agitée et ne finit pas aux plus hauts cours. Les autres, sans changement.

LES GRANDS VOYAGES CINÉMATOGRAPHIQUES



SALLE MARIVAUX

MERCREDI 6 JUIN 1923

à 9 heures 30 du matin

Directeurs,

N'oubliez pas que la

Naissance d'une Nation

de D. W. GRIFFITH

vous sera présentée avec son
Orchestration spéciale

Métrage : 3.000 mètres environ

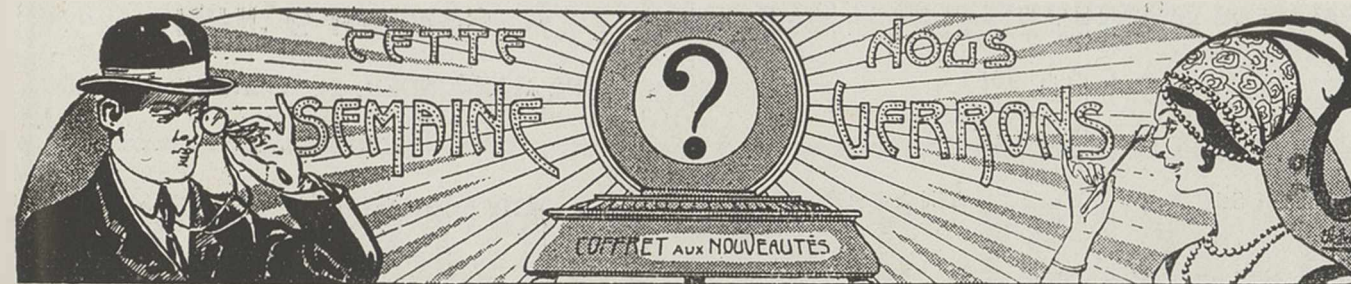
PUBLICITÉ TRÈS IMPORTANTE
AFFICHES — PHOTOS — SCÉNARI

Omnium E. E. G., 50, rue



de Bondy, PARIS

Téléphone : NORD 40-39
— 76-00



EXTRAIT DU PROGRAMME OFFICIEL
de la CHAMBRE SYNDICALE FRANÇAISE DE LA CINÉMATOGRAPHIE

MARDI 5 JUIN

SALLE MARIVAUX, 13, Boulevard des Italiens

(à 10 heures)

Fox Film Location

21, rue Fontaine

Téléphone : Trudaine 28-66

Le Foyer qui s'éteint.

La Vie des Oiseaux.

LUTETIA WAGRAM, 33, Avenue Wagram

(à 10 h. 30)

Établissements L. Aubert

124, avenue de la République

Téléphone : Roq. 73-31
— 73-32

Film Français Aubert. — Damas, documen-
taire 192 m. env.

Film Baroncelli. — La Légende de Sœur
Béatrix, de J. de Baroncelli, avec Sandra Milowa-
nof 1.760 —

Date de sortie : 28 décembre 1923.

Total 1.952 m. env.

ARTISTIC CINÉMA, 61, rue de Douai

(à 2 h. 30)

Super-Film Location

61, rue de Douai

Le Chemin de Roselande.

La Guigne de Malec.

(à 4 heures)

Les Grandes Productions Cinématographiques

14 bis, Avenue Rachel

Téléphone : Marcadet 04-68

Méto. — L'Orgueilleuse, avec Nazimova 1.800 m. env.

Keystone. — Sa précieuse Vie, comique 600 —

Total 2.400 m. env.

MERCREDI 6 JUIN

SALLE MARIVAUX, 13, Boulevard des Italiens

(à 9 h. 30)

L'Omnium d'Etudes et d'Entreprises Générales

50, rue de Bondy

Téléphone : Nord 40-39
— 76-00

La Naissance d'une Nation, grand drame sensa-
tionnel de D. W. Griffith, interprété par Lilian
Gish, Maë Marsh, Henry Walthal, Wallace Reid.
(Très importante publicité. Affiches-Photos).

L'HIRONDELLE D'ACIER

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

(à 9 h. 30)

Pathé Consortium Cinéma

67, faubourg Saint-Martin

Téléphone : Nord 68-58

Edition du 17 août

Pathé Consortium Cinéma. — *Borgia s'amuse*.
drame historique en 5 parties, de M. Louis
Nerz (2 affiches 120/160, 1 affiche portraits
40/110, photos)..... 1.550 m. env.

Edition du 17 août

Pathé Consortium Cinéma. — *Eau de Jou-
vence*, scène comique, interprétée par Harold
Lloyd (1 affiche 120/160)..... 310 —

Edition du 20 juillet

Pathé Consortium Cinéma. — *Pathé Revue*
N° 29 (1 affiche générale 120/160)..... 200 —

Pathé Consortium Cinéma. — *Pathé Journal*
(1 affiche générale 120/160).

Total..... 2.060 m. env.

JEUDI 7 JUIN

SALLE MARIVAUX, 13, Boulevard des Italiens

(à 10 heures)

Société Anonyme Française des Films Paramount

63, avenue des Champs-Élysées

Téléphone : Elys. 66-90

Paramount. — *Voleur Malgré Lui*.Paramount. — *Canton*, Capitale de Kouang-
Toung.

SAMEDI 9 JUIN

CINÉ MAX-LINDER, 24, Boulevard Poissonnière

(à 10 heures)

Cinématographes Harry

158 ter, rue du Temple

Téléphone : Arch. 42-54

Educational. — *La Région des Lacs de l'On-
tario*, documentaire..... 495 m. env.

Thussie Comédies Spécials. — *Une Surprise*
peu banale, comique en 2 parties (1 affiche,
photos)..... 550 —

Réalart Pictures. — *La Coupe Magique*,
comédie sentimentale en 5 actes, interprétée
par Miss Constance Binney (1 série photos).... 1.567 —

Total..... 2.312 m. env.

SALLE MARIVAUX, 13, Boulevard des Italiens

(à 10 heures)

Les Artistes Associés (United Artists)

40, rue d'Aguesseau

La Raison de Vivre.

Dans votre intérêt

N'ACHETEZ PAS DE FAUTEUILS

sans avoir demandé le dernier
prix-courant illustré de

LA MAISON DU CINÉMA

Le Gérant : E. LOUGHET.

Imp. C. PAILLÉ, 7, rue Darcet, Paris (17*)

L'HIRONDELLE D'ACIER

Pour TOUS vos Imprimés

adressez-vous à

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

SERVICE DE PUBLICITÉ

QUI ÉDITE LES TRAVAUX

LES PLUS ARTISTIQUES

et

LES PLUS LUXUEUX

TOUTES

NOS AFFICHES LITHO, PHOTO-LITHO ET TYPO

NOS BROCHURES, NOTICES HÉLIO ET TYPO, ETC.

sont exécutées par les MEILLEURS DESSINATEURS

Nos Cartes Postales sont les plus goûtées du Public

EXPLOITANTS. Dans votre intérêt, confiez-nous la concession du programme de votre Établissement

Adresser toute demande de Devis à

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

50, rue de Bondy
2, rue de Lancry
PARISTéléphone : NORD { 19.86
76.00
40.39

MUNDUS-FILM

12, Chaussée-d'Antin, PARIS



Acheteurs et Loueurs
de tous pays

qui vous adressez à la

MUNDUS-FILM

êtes sûrs d'y trouver tous les Grands Films et les meilleures
exclusivités du Monde entier

Producteurs,

Vous y avez la certitude du placement et du meilleur rendement
de vos bandes.